

Mathilde Godard
les objets · maman · les déchets · le travail

DNSEP communication
Mention Arts et Langages Graphiques
2020/2021
ESAL Metz

les objets

le téléphone

Dimanche, 18h21, j'ai envie de m'acheter un iPhone. Mais attention, pas un neuf, un reconditionné. Ça change tout, c'est beaucoup plus écolo. Au lieu d'être une consommatrice égoïste qui surconsomme par pur plaisir, je deviens une militante pour la réutilisation d'objets de seconde main. Mon positionnement face à l'acte d'achat est entièrement différent : je sauve un objet.

J'ai eu ma première paie de stage, l'argent me brûle les mains, je veux consommer. La vérité, c'est que la caméra arrière de mon téléphone actuel ne fonctionne plus depuis près d'un an. C'est frustrant, il fonctionne encore, donc je peux l'utiliser, mais je ne peux pas faire de photos. Et je ne peux pas le revendre, parce que personne n'en voudra, ou alors ça sera à un prix dérisoire, et dans ce cas mieux vaut le conserver « au cas où ».

Ce simple détail — je considère que c'est un détail, car ce téléphone peut accomplir ses autres missions de communication — le rend dysfonctionnel. Et il ne vaut plus rien.

Cosima Dannoritzer, *Prêt à jeter*, intervention de
Brooks Stevens, Documentaire diffusé sur Arte Thema,
France/Espagne, 74 minutes, 2010

Ce cycle est incroyable. Celui de la course au téléphone dernier cri, sur lequel les applis s'adaptent et font passer notre téléphone vieux de trois ans pour une antiquité. C'est un cercle vicieux. Soit on fait acte de résistance en se disant qu'il fonctionne toujours, que l'on n'a pas besoin des nouvelles mises à jour et que si le chargement est lent, ce n'est pas si grave.

Soit on cède, et on doit posséder le nouveau modèle. Comme si on cédait auprès de la société, la laissant gagner en achetant, pour être tranquille, l'appareil qui fonctionnera le mieux pendant un an ou deux. Nous subissons l'obsolescence naturelle : le monde change vite, les objets deviennent rapidement inadaptés. On pourrait se dire que l'on n'a pas besoin de ça, mais la pression sociale est forte. Les pubs à la télé, les gens autour de nous, les gens sur internet, les gens dans les films. Comme si la vie était un énorme placement de produit. On survit dans un monde de tentations constantes.

Ne pas avoir de téléphone portable de nos jours, c'est se couper du monde, quelles qu'en soient les raisons. D'un autre côté, le téléphone portable oblige socialement à être disponible à chaque instant.

« L'obsolescence programmée, c'est la volonté de la part du consommateur de posséder un bien un peu plus neuf, un peu plus performant, un peu plus tôt que nécessaire. »¹

En sortant des produits régulièrement et en proposant une large gamme de modèles et de couleurs, les entreprises vendent plus. Si un nouveau produit est disponible, le consommateur aura envie de renouveler le sien.

Les objets qui sortent de l'ordinaire et qui sont dotés d'un design novateur attirent la curiosité du consommateur. Une fois celui-ci rendu insatisfait du produit qu'il a acheté, il s'empresse de le mettre sur le marché de l'occasion pour acheter un produit plus neuf, qui vient de sortir.

Le reconditionné nous fait tout autant consommer que le neuf : ce marché n'est qu'annexe au marché principal du neuf. Les objets reconditionnés sont mis en circulation pour un public différent, mais ne font pas baisser la consommation de nouveaux objets.

les relations

- 1 Émission télévisée diffusée sur M6
- 2,3 Brigitte Derlon et Monique Jeudy-Ballini, « Collectionneur/ collectionné : L'art primitif, le discours de la passion et la traversée imaginaire des frontières », *L'Homme*, 1^{er} juin 2006, p. 351 et 350

Dans l'émission *Les Reines du Shopping* ¹, on peut observer des femmes, d'âges différents, concourir pour l'achat de la meilleure tenue à propos d'un thème imposé par Christina Cordula (ex-mannequin brésilienne et modèle de beaucoup de femmes accros à cette émission). La plupart de ces femmes ont un rapport spécial aux vêtements, aux chaussures ou aux sacs. Certaines ont même prétendu que dans les magasins, des articles pouvaient les « appeler », leur « demander de les acheter ». D'autres vouent presque un culte à leur collection de chaussures, si bien que les plus organisées d'entre elles les exposent dans des vitrines ou trouvent des moyens pour qu'elles soient bien visibles, comme s'il s'agissait d'œuvres d'art.

« Qu'il soit aperçu dans la vitrine d'une galerie, sur un étal du marché au Puces [sic], entre les mains d'un commissaire-priseur ou d'un villageois mélanésien, c'est toujours lui qui " saute aux yeux ", " fait des clins d'oeil ", " interpelle " son futur détenteur. » ²

Certaines personnes ont une relation spécifique à certains objets. Les collectionneurs d'art primitif font partie de ces gens-là. L'objet n'est pas seulement une possession, il dialogue avec son « maître », est considéré comme un membre à part entière de la famille, fait « partie » de lui.

« C'est en des termes empruntés au registre des relations humaines qu'ils évoquent précisément le lien émotionnel, sensuel, les unissant à leurs objets et faisant de chacun d'eux l'équivalent d'une personne unique. » ³

Anne Lanchon et Daniel Marcelli, *Les nouveaux objets transitionnels*, Éditions Érès, 2016, p. 14

Les collectionneurs interrogés dans le cadre de cet article ont tous un lien très spécial à leurs objets de collection, qui n'a pas grand-chose à voir avec sa valeur marchande, ni même forcément à son esthétique : il s'agit d'une pratique qui relève « d'un rapport à l'être bien davantage que d'un rapport à l'avoir ». Les objets d'art sont-ils si spéciaux ? Le fait qu'ils soient dits « d'art primitif » les rend-t-il plus compréhensibles ? Plus humains ? Pour le collectionneur, le « moi » et les œuvres n'ont plus de limites, plus de frontières, forment un tout. Les œuvres agissent comme l'objet transitionnel que décrit le psychanalyste Winnicott dans ces textes.

Chez les enfants, l'objet transitionnel sert petit à petit à comprendre ce qu'est le « moi » et le « non-moi », soit le monde extérieur. On retrouve chez ces collectionneurs un fort attachement à cet espace situé entre le « moi » et le « non-moi », comme lien les unissant au monde.

« Parce qu'il s'agit bien de cela : les phénomènes transitionnels ne sont pas une petite chose anecdotique qui se cantonnerait à la relation que les bambins entretiendraient avec leur peluche ; les phénomènes transitionnels, dont l'objet transitionnel n'est qu'une figure particulière, et souvent première, sont ce qui soutient notre conviction d'exister de façon continue, de nous sentir localisés dans un corps et en lien avec le " non-moi ", c'est-à-dire avec le monde extérieur. »⁴

Jean Baudrillard, « Fétichisme et idéologie : la réduction sémiologique », *Objets du fétichisme*, Nouvelle revue de psychanalyse Numéro 2, Gallimard, Automne 1970, p. 217

5

Sigmund Freud, « Le Fétichisme », *Objets du fétichisme*, Nouvelle revue de psychanalyse Numéro 2, Gallimard, Automne 1970, p. 20

6

Les collectionneurs d'art primitif et les candidates à l'émission citée plus tôt ont un rapport aux objets qui est proche d'un rapport au fétiche.

« Nous avons vu par ailleurs comment, dans la collection, ce n'est ni la nature des objets ni même leur valeur symbolique qui importe, mais quelque chose qui est précisément fait pour nier tout cela en même temps que la réalité de la castration chez le sujet, et qui est la systématité du cycle collectif, où le passage continu d'un terme à l'autre aide le sujet à tisser un monde clos et invulnérable, sans obstacle à l'accomplissement du désir (pervers bien entendu). »⁵

Le fétiche désignait à son origine un objet dans lequel on plaçait des pouvoirs magiques ou que l'on vénérât. Le sens de ce mot désigne également, de nos jours, en psychanalyse, un objet provoquant et satisfaisant des désirs sexuels chez un fétichiste. La différence entre un amour sans perversion et une perversion fétichiste résiderait dans la considération du tout : chez le pervers, l'objet ou le morceau devient le tout.

Sigmund Freud explique que le fétiche serait ce phallus imaginé de la mère, ce phallus que l'on a peur de perdre, voyant que la mère en est dépourvue.

« Je dirais plus clairement que le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel, nous savons pourquoi, il ne veut pas renoncer. »⁶

Guy Rosolato, « Le Fétichisme dont se dérobe l'objet », *Objets du fétichisme*, Nouvelle revue de psychanalyse Numéro 2, Gallimard, Automne 1970, p. 31

Le fétiche est comme un substitut de ce phallus manquant. Guy Rosolato reprend cette idée de Freud que le fétiche, c'est ce dont on ne parle pas.

« L'analyse nous montrera d'une manière flagrante le rôle de l'objet en négatif, en creux, en absence, qui vient en quelque sorte se concrétiser avec l'objet fétiche. »⁷

Les collectionneurs possèdent-ils et accumulent-ils pour combler un manque, remplir un espace vide ?

Il ne faut pas oublier que tous les objets sont conçus, imaginés, pensés par les hommes et pour les hommes. Même s'ils répondent à un besoin, ils ne tombent pas du ciel : leur fabrication a tendance à être occultée. Les objets ne « naissent » pas avec une valeur d'usage, elle leur est injectée plus tard, par la publicité, par tout ce qui tourne autour de cet objet, par une production d'idéologies. Le fétiche désigne étymologiquement quelque chose de surnaturel, mais on retrouve également l'idée de fabrication. Il y a l'idée de faire, mais également l'idée de faux, de feint.

Baudrillard Jean, « Fétichisme et idéologie : la réduction sémiologique », *Objets du fétichisme*, Nouvelle revue de psychanalyse Numéro 2, Gallimard, Automne 1970, p. 216

Luciano Polverigiani, *El Boga*, 2020,
Grès cuit à 1220°C, collection de l'artiste

www.behance.net



« Ainsi, dans la théorie " fétichiste " de la consommation, celle des stratégies comme des usagers, partout les objets sont donnés et reçus comme dispensateurs de force (bonheur, santé, sécurité, prestige, etc.): cette substance magique partout répandue fait oublier que ce sont d'abord des signes, un code généralisé de signes, un code totalement arbitraire (faictice, " fétiche ") de différences, et que c'est de là, et pas du tout de leur valeur d'usage, ni de leurs " vertus " infuses, que vient la fascination qu'ils exercent. »⁸

Notre société serait celle d'un fétichisme du signifiant. Nous entretenons tous une relation avec nos objets, même s'ils ne sont pas issus d'une collection. Les objets nous situent dans le monde. Si plusieurs individus possèdent le même objet, il appartient à un même groupe. Leurs possessions communes les rapprochent, les unissent. Il existe sur le web des blogs ou groupes de discussion autour d'un objet. Ainsi des utilisateurs lambda se proclament experts en la matière et peuvent vous donner leurs précieux conseils.

les possessions

A. Maslow, « Motivation and personality » [1952], dans
La publicité, Puf, coll. « Que sais-je? », 2003, p. 19

« Dans un premier temps on agit pour satisfaire ses besoins primaires; on agit également pour satisfaire les autres besoins, ainsi classés par ordre croissant tel que le suivant n'apparaît réellement que lorsque le précédent est satisfait : besoin de sécurité, besoin d'appartenance à un groupe social, besoin d'estime, besoin d'accomplissement de soi. »¹

On achète pas forcément un objet cher parce qu'il sera meilleur, mais plutôt parce qu'il pourra montrer aux autres dans quelle classe sociale on se situe. Il sera aussi là pour montrer combien on gagne, et quel type de métier on exerce. Posséder cet objet coûteux, c'est pour les autres, pour les informer, et non pas parce qu'on en a besoin.

Certains iront jusqu'à faire un prêt à la consommation, ou vivre avec un compte bancaire constamment à découvert pour s'acheter un téléphone dernier cri, simplement pour renvoyer l'image de modernité et de richesse liée à cet objet. Comme si l'on pouvait se sentir dévalorisé en ne le possédant pas, comme si on estimait le « mériter ».

Les objets peuvent permettre de mentir à soi-même, mais nous trahissent aux yeux des autres. Ils renvoient à notre classe sociale, tandis que d'autres servent à montrer ce à quoi on aspire à travers ce que l'on possède. Posséder, posséder pour renvoyer aux autres une image qui soit conforme à ce que l'on veut renvoyer, à ce que l'on estime être. Les objets nous font fantasmer, on pense pouvoir atteindre un idéal de vie et de confort grâce à eux.

Quels besoins sont créés par les objets ? Certains sont-ils inassouvissables ou inatteignables ?

Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Édition Denoël,
1970, p. 20-26

Posséder peu c'est aussi choisir, trier. C'est optimiser les possessions, réfléchir avant d'acheter, ou renoncer. Cela implique de faire des choix, des choix simples, simplifiés par la société, par les grands magasins. Baudrillard explique dans *La société de consommation*² que les grands centres commerciaux (drugstore) nous proposent une expérience d'achat où tout est simplifié : le travail, l'argent, le temps et les saisons n'existent plus. Les choses de la vie réelle sont homogénéisées, tout se ressemble. L'univers ainsi créé est rassurant, tout est à portée de main, il n'y a pas d'angoisses.

Les choses sont également plus simples puisque chaque choix conduit à la réussite, mais elles peuvent aussi paraître compliquées : on peut hésiter, être perplexe face à la quantité de choix.

Acheter ou ne pas acheter, telle est la question. Posséder beaucoup, ou trop, c'est la facilité. C'est accumuler pour ne pas se séparer. C'est dénier des mauvais achats, des achats inutiles ou impulsifs. C'est aussi renoncer de trier et de faire des choix.

l'égoïsme des foules

Premier confinement en raison la pandémie mondiale du
COVID-19, du 17 mars au 11 mai 2020

Rotganzen, *Funnel*, 2020,
Coloured porcelain, unglazed, polished,
14x20 cm, Édition limitée

www.rotganzen.com



Au début du confinement ¹, certaines denrées essentielles (le papier toilette, les pâtes, la farine) étaient en rupture de stock à cause de la peur de manquer de certains. Dans des situations de panique ou de peur, les gens considèrent qu'il doivent avoir plus de ressources que d'habitude, et peut-être même « plus que les autres » pour survivre. On obtient une situation de manque, certaines personnes n'ont plus accès à ces ressources à cause de l'égoïsme des autres. Les gens n'ont pas besoin de plus, mais acheter plus les rassure pour leur survie.

Est-ce que je consomme plus en confinement ? Oui. Ça occupe, ça détend, et ça fait fonctionner l'économie. Des petites surprises, des auto-cadeaux arrivent presque chaque semaine, pour mon plus grand bonheur. J'achète à longueur de journée des vêtements que je ne porte pas puisque je passe mes journées en pyjama. Je fais des stocks pour « après », pour quand on sortira.

Il y a cet objet, auquel on avait jamais pensé avant, dont on ne connaissait même pas l'existence, qui d'un coup devient une obsession. On s'imagine avec, ou plutôt on arrive pas à s'imaginer sans. On le voit chez nous, ou sur nous, on imagine l'effet qu'il produira auprès des autres, on sent déjà la confiance et l'assurance dont on sera doté grâce à lui.

On peut également se reconnaître en lui : s'il correspond à l'image que l'on se fait de nous, où à celle que l'on veut renvoyer ; on trouvera qu'il nous ressemble, qu'il est comme nous.

Mais est-ce l'objet qui nous ressemble ou nous qui lui ressemblons ?

En ça, je pense être dépendante de l'achat et de la consommation. Il n'y a pas tant l'objet en lui-même qui nous satisfait, mais aussi la projection de la personne que l'on sera en le possédant, en l'ayant avec nous.

les beaux objets

Henri Van Lieer, « *Objet et esthétique* », *Communications*,
numéro 13, 1969, p. 96

J'ai retrouvé sur la carte SD de mon appareil photo des images de drôles de petites figurines au Louvre qui m'avaient interpellée. En me renseignant, je vois qu'elles datent de l'Âge de Fer, soit entre -500 et -332 avant J.C. Et je me suis demandé à partir de quand les hommes ont commencé à fabriquer des objets d'ornement, des bibelots, des choses inutiles. Je me souviens de mes cours d'histoire de l'art où j'apprenais qu'il a toujours existé de petites figures qui avaient des pouvoirs de fertilité, religieux ou autres. Mais il doit bien y avoir un moment où les hommes ont décidé de concevoir des choses vraiment inutiles, décoratives.

Quand a-t-on décrété que nous avons besoin de beaux objets, juste pour posséder de belles choses ? Quel est ce besoin de produire du « beau », ou des « œuvres » ?

Il est difficile de classer les objets existants en « ce qui est beau », « ce qui est une œuvre d'art », « ce qui est utile ». L'art joue avec ses propres limites, avec ce qui est communément classé comme « beau » ou « inutile ».

« Si nous restons fidèles à la lecture sensible, esthétique, poursuivie jusqu'ici, on reconnaîtra que, depuis quelques années, apparaissent des produits d'une nouvelle sorte. Il n'est pas nécessaire d'aller les chercher dans les secteurs avancés de la technique. Une lampe à brunir Braun, un siège en polystyrène de Mangiarotti, une mise en page de Möbel Design, un revêtement tridirectionnel calculé par Makowski, une Morris Cooper 850, ou tout simplement un sac en plastique, sont assez exemplaires. »¹

Un objet utile doit-il être fonctionnel ? L'art est-il anti-consumériste ?

2 Anaël Pigeat, « Bertrand Lavier : " L'art est un principe de vie " »,
3 *Les Masterclasses*, 59 minutes, France Culture

Bertrand Lavier, *General Electric*, 1985
Réfrigérateur et peinture acrylique,
140 × 80 × 70 cm,
Musée d'Art Contemporain de Montréal

macm.org



Le travail de Bertrand Lavier attise ma curiosité à propos de son rapport objets d'art/objets du quotidien et de ses jeux de mots.

« L'art, c'est de la pensée visuelle ». ²

Il réalise des objets peints, dont le réfrigérateur *General Electric*, sur lequel il a appliqué une épaisse couche de peinture, comme pour donner une autre matérialité à l'objet, pour l'envisager comme une toile vierge. Bertrand Lavier considère l'art contemporain comme une supercherie, son travail mélange art et objets de design produits en série.

Dans ses objets superposés, un objet devient le socle de l'autre. Jouant avec les mots, l'artiste superpose un objet du quotidien sur un congélateur, qui reprend l'immatérialité du blanc d'un socle muséal. Par exemple, dans *La Bocca/Bosch*, on peut voir un canapé de design italien superposé à un congélateur. L'artiste qualifie ces œuvres de « plantes hybrides ». Il fait ainsi référence à sa formation en horticulture.

« Il faut un peu de naïveté pour aller sur des chemins non battus, techniquement. [...] Ce qu'il faut, c'est avoir cette naïveté un peu tenace, pour persuader des corps de métiers, des artisans, qui évidemment n'ont jamais pensé à ce que vous allez faire, qui pensent comme souvent que ça n'est pas possible. » ³

L'artiste propose des solutions plastiques et crée de l'harmonie dans la bizarrerie.

maman

maman

Mathilde Godard,
« *J'aurais préféré* » voir de haut, 2020
photomontages créés à partir
d'images numériques et argentiques,
série de 13 images 10x15 cm, collection personnelle







Donald Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », *Jeu et réalité: L'espace potentiel*, Gallimard, 1971, pages 7-39

Maman est intrinsèquement liée à tout, parce que je quitte petit à petit l'enfance en essayant de comprendre le monde, pour atterrir dans celui des adultes.

Maman et moi, c'est la confrontation entre l'adulte et l'enfant. Elle a une place privilégiée : elle me ressemble, on essaie de se comprendre, elle a modelé mon enfance et ma vision du monde.

« Les recherches de ces vingt dernières années ont permis d'élaborer une nouvelle définition de l'individu. De tout individu ayant atteint le stade où il constitue une unité, avec une membrane délimitant un dehors et un dedans, on peut dire qu'il a une réalité intérieure, un monde intérieur, riche ou pauvre, où règne la paix et la guerre. Ceci peut nous aider, mais est-ce bien tout ? »¹

la ficelle

Marie-Pierre Blondel, «Objet transitionnel et autres objets d'addiction », *Revue française de psychanalyse*, Vol. 68, 2004, p. 466

1

Donald Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », *Jeu et réalité : L'espace potentiel*, Gallimard, 1971, p. 25

2

Le doudou, cet objet fétiche par excellence, acquis dès le plus jeune âge pour remplacer le corps de la mère. Cette chair textile qui nous rassure. Mais le doudou a-t-il encore un sens quand on a vingt-trois ans ? Quand on dort à deux et que « maman » dort avec nous, y a-t-il un problème ?

Une maman est-elle un objet ?

« Si l'on suit Winnicott, l'objet transitionnel serait un objet d'addiction structurant parce que, créé par l'enfant, il le dégagerait de la mère sans dénier son absence et contribuerait ainsi à l'internalisation de l'objet. »¹

L'intérêt pour l'art ou les objets serait-il comme une transposition de l'objet transitionnel dans le monde extérieur ?

« Cette aire intermédiaire d'expérience [...] constitue la plus grande partie du vécu du petit enfant. Elle subsistera tout au long de sa vie, dans le mode d'expérimentation interne qui caractérise les arts, la religion, la vie imaginaire et le travail scientifique créatif. En général, l'objet transitionnel est progressivement désinvesti, surtout au moment où se développent les intérêts culturels de l'enfant. »²

Violaine Leroy, *Dérangés*, La Pastèque, 2015

3

Donald Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », *Jeu et réalité : L'espace potentiel*, Gallimard, 1971, p. 31

4

Dans son livre *Dérangés*³, Violaine Leroy nous présente trois personnages avec un rapport différent à la folie, ou à des comportements compulsifs. L'un d'entre eux entre par effraction chez l'un des autres personnages, et suspend le contenu de la penderie à l'aide de ficelles. Les vêtements apparaissent comme des corps laissés à l'abandon, dans cet appartement où tout semble rangé au millimètre. Le propriétaire ainsi « dérangé » dans son quotidien souffre de voir que ces choses ne sont pas à leur place. Le rangement est chez lui un comportement névrotique.

*« La ficelle peut être considérée comme une extension de toutes les autres techniques de communication. La ficelle permet d'unir, mais elle aide aussi à envelopper les objets et à maintenir ensemble des matériaux distincts. La ficelle a donc, pour tout individu, une signification symbolique ; une utilisation excessive de la ficelle peut indiquer l'instauration d'un sentiment d'insécurité ou l'idée d'une absence de communication. »*⁴

les Playmobils

Quand je regarde par la fenêtre de la voiture, que je vois défiler le paysage, les immenses poteaux électriques m'impressionnent toujours. Depuis leur colline face au contre-bas de l'autoroute, ils nous regardent de haut. Je repense à des rêves que je faisais plus jeune, des rêves où je volais au dessus de la cour de récréation de mon école primaire, agitant les bras pour avancer. Voir de haut en s'extrayant du monde me fait rêver depuis longtemps.

Les jouets pour enfants, en particulier les Playmobils, sont un bon moyen d'avoir cette illusion de contrôle et de manipulation sur un monde que l'on a créé. On donne aux enfants des miniatures de choses du monde, leur faisant croire que tout est à leur portée, que tout est manipulable à leur échelle. Les enfants deviennent les grands géants d'un monde où ils ont le parfait contrôle sur tout.

Les poteaux électriques sont posés là, dans la terre, sur la Terre, mais si nous étions mille fois plus grands, nous pourrions jouer avec, les déplacer.

**les magazines
(ou le désir)**

Maman a toujours acheté des magazines féminins, qui traînaient sous la table basse du salon ou dans son sac de plage. Dans ces magazines étaient toujours présentés de beaux objets, des objets à la mode, désirables, des idées cadeaux. Montrés dans leur ensemble, ils faisaient sens. Seulement ces objets étaient toujours hors de prix, comme si le but n'était pas de les faire acheter mais simplement de les rendre désirables et hors de portée.

J'ai l'impression que c'est très facile de rendre quelque chose « désirable ». Une chose peut devenir source de désir par un prix attractif, par un effet de mode provoqué par sa redondance dans les médias ou dans un environnement publicitaire, ou simplement parce que quelqu'un d'autre que nous le possède. De voir ô combien cette chose rend son possesseur heureux nous donne forcément envie d'accéder à ce même bonheur.

Il y a ça sur les réseaux sociaux : les « influenceuses » (dont le mode de vie influence notre consommation) n'ont plus à répondre aux commentaires ou aux questions de leurs abonnés (bien trop curieux) concernant le pull ou les chaussures qu'elles portent, puisque maintenant elles se permettent de donner directement le lien vers la boutique en ligne où l'on pourrait se procurer les mêmes choses qu'elles.

Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Édition Denoël,
1970, p. 49, 52 et 60

« Toutes les sociétés ont toujours gaspillé, dilapidé, dépensé et consommé au-delà du strict nécessaire, pour la simple raison que c'est dans la consommation d'un excédent, d'un superflu, que l'individu comme la société se sentent non seulement exister mais vivre. »¹

« D'une certaine façon, il en est de même dans l'abondance : pour que celle-ci devienne une valeur, il faut qu'il y en ait non pas assez, mais trop – il faut que soit maintenue et manifestée une différence significative entre le nécessaire et le superflu : c'est la fonction du gaspillage à tous les niveaux. »²

C'est comme si l'on voulait toujours posséder ce que les autres possèdent, à la manière des enfants qui s'intéressent subitement à un jouet si celui-ci fait le bonheur d'un autre enfant. On jalouse le gazon du voisin, sa voiture, son métier. Tout a toujours l'air mieux chez les autres, et un instinct d'égalité nous pousse à vouloir accéder aux mêmes choses que les autres, ou mieux.

« Le bonheur comme jouissance totale ou intérieure, ce bonheur indépendant de signes qui pourraient le manifester aux yeux des autres et aux nôtres, ce bonheur qui n'a pas besoin de preuves est donc exclu d'emblée de l'idéal de consommation, où le bonheur est d'abord exigence d'égalité (ou de distinction sociale bien entendu) et doit, en fonction de cela, se signifier toujours au " regard " de critères visibles. Dans ce sens, le Bonheur est plus loin encore de toute " fête " ou exaltation collective, puisque, alimenté par une exigence égalitaire, il se fonde sur les principes individualistes, fortifiés par la Table des Droits de l'Homme et du Citoyen, qui reconnaissent explicitement à chacun (à chaque individu) le droit au Bonheur. »³

Au sujet d'un bel intérieur « social », je regarde en ce moment Styling Hollywood ⁴, où la société américaine JSN s'occupe de stylisme et d'aménagements intérieurs auprès de stars. Non pas que les stars n'aient pas de goût, mais c'est pour elles un devoir de posséder un intérieur parfait, qui doit refléter parfaitement ce qu'elles valent, leur argent. Si bien qu'elles doivent également sous-traiter cette tâche (aussi parce que les stars sous-traitent tout, par manque de temps de s'en occuper elles-mêmes, et par confort de vie). Leur intérieur doit être celui d'une star, et ainsi être désigné par une personne dont le travail est de désigner des intérieurs de stars, et être de cette manière dans la lignée des autres intérieurs de stars. J'ai l'impression qu'elles n'ont presque pas le droit de décorer leur chez eux elles-mêmes.

Le design s'adresse-t-il à une élite ? Existe-t-il un « bon goût » commun ?

les cadeaux

Quand j'étais plus jeune, je me souviens que mon père rentrait tard du travail, enfin tard pour une enfant, ce qui correspond au début de soirée et à l'heure du dîner. Et parfois, il revenait avec des cadeaux, ou du moins ce qui semblait en être. Il obtenait au travail des goodies comme des porte-clés ou des stylos à l'effigie du bonhomme Michelin, et se débrouillait pour en avoir assez pour mon frère, ma sœur et moi ; dans le cas contraire il nous demandait qui n'avait pas été sage et ne mériterait donc pas de cadeaux. C'était le moment de délation : si l'un d'entre nous avait fait une bêtise, elle ressortait immédiatement ; si l'on avait fait quelque chose de bien, c'était le moment de s'en vanter.

Ces petites choses nous rendaient très heureux sur le moment, heureux de pouvoir posséder une petite chose que l'on avait mérité ou non, mais qui allait indéniablement finir au fond d'un tiroir une fois l'engouement passé.

les gadgets

«A. – Petit objet qui plaît plus par sa nouveauté et son originalité que par son utilité. *Le gadget c'est le truc, le machin, le bidule : un objet qui ne vise à aucune recherche esthétique, qui ne prétend à nul service, qui ne sert à rien ou dont la fonction est si futile qu'on devine bien que sa création n'a pas été dictée par un besoin* (Le Monde, 10 avr. 1966ds [sic] Gilb. 1971).

B. – P. ext. Solution miracle. *Aucun gadget ne sera suffisant pour freiner le développement du chômage si nous ne soignons pas en même temps les conséquences apparentes et la cause du mal* (L'Express, 24 avr. 1967ds Gilb. 1971)»¹

Dans les Totally Spies et James Bond, un supérieur présente au(x) personnage(s) principal(paux) des objets inventés à l'allure futuriste (au sens où ils n'existent pas dans la vraie vie) avec souvent plusieurs fonctions : ce sont des gadgets. Ces objets peuvent ressembler à un objet commun et se transformer en tout autre chose, une « arme » ou un objet insoupçonné peut surgir de ce gadget et aider les personnages à se sortir d'une situation compliquée. Les gadgets sont distribués en amont de la « mission », et ont toujours une utilité lors de celle-ci.

Ces objets donnent l'illusion d'un objet parfait : c'est un objet rêvé, imaginé, improbable, et aux fonctions secrètes. Tout réside dans le pouvoir d'action que l'on confère à leurs fonctionnalités (théatralisation de ce qui est absent).

L'objet apparaît toujours au bon moment, au dernier instant souvent, comme si son possesseur l'avait lui-même créé à l'instant où il en a besoin.

les méchants

1 Série télévisée, 2007

2 Saison 1, épisode 2

3 Matthieu Garrigou-Lagrange, « Mad Men, Épisode 4 : Une image de soi », *La Compagnie des auteurs*, 58 minutes, France Culture

Dans la série *Mad men* ¹, on suit l'évolution d'une agence de publicité américaine des années 1960. Les personnages de cette agence s'intéressent à l'exploration des comportements humains, afin de mieux comprendre ces derniers et mieux cibler leurs campagnes de publicité.

Dans l'épisode « Ce que veulent les femmes » ², le chef pose cette même question aux chargés de projets. Vendre un déodorant pour hommes en s'adressant aux femmes leur paraît plus judicieux : ce sont elles qui voudront que leur mari prenne soin de lui. L'agence, dirigée par des hommes, crée des publicités marketées par des hommes et pour les femmes (avec comme sous-entendu que les produits pour hommes sont achetés par les femmes, puisque ce sont elles qui s'occupent des achats du foyer).

La publicité donne une âme aux objets, comme l'explique le personnage de Don Draper à une de ces conquêtes. Pour lui l'amour n'existe pas, mais il le vend au travers de collants, que les femmes achètent pour être désirées. La publicité s'attache à des choses symboliques, comme l'amour, pour vendre du désir à travers un objet. Fabio La Rocca ³ aborde également la position et le statut des femmes dans cette série, où elles n'ont quasi (même si le personnage de Peggy Olson nous montre qu'une femme peut gravir les échelons) accès qu'à des postes de secrétariat (et où elles sont très apprêtées); leurs missions se cantonnant à de l'organisation pour ceux qui gèrent et font grandir l'entreprise.

Les femmes cherchent leur place dans un monde d'hommes.

Est-ce les femmes qui achètent toujours ? Y a-t-il un « instinct d'achat » chez les femmes, ou est-ce une idée que l'on nous glisse dans l'esprit ? Cela vient-il du « temps disponible » qu'avaient les femmes pour faire des achats divers avant notre époque, quand elles ne pouvaient pas prétendre à un emploi ?

Ce qui est intéressant, c'est que d'un côté mon père surveille les achats de ma mère, notamment lorsqu'il fait les comptes, mais qu'en même temps elle a l'entière responsabilité des achats essentiels de la maison, si bien que s'il manque quelque chose ou qu'elle n'a pas acheté la bonne marque de glaces, tout sera de sa faute.

Ma mère achète souvent en cachette, ou minimise ses achats (en quantité ou en prix) pour ne pas agacer mon père. Pourtant, elle gagne sa vie comme lui, et leur compte commun de couple marié leur permet à tous les deux de faire les achats qu'ils souhaitent, dans la limite du raisonnable. Elle a un jour confié à ma sœur que si elle consommait autant, achetait des choses même inutiles, c'est parce qu'étant jeune elle n'avait rien. Comme si elle voulait se rattraper, combler un manque passé mais pas encore guéri.



MON EMPLOI DU TEM

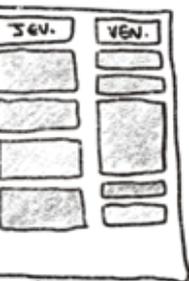
LUN.	MAR	MER.
■	■	■
■	■	■
■	■	■
■	■	■

BIEN CHAR

J'AU
UN BEAU
VÉLO



APRÈS SERA



AGÉ

J'AURAI PLEIN DE TRAVAIL



« Aussi y a-t-il le plus souvent une différence entre les raisons que nous avançons pour expliquer de façon rationnelle notre comportement et sa signification réelle. [...] L'achat donne mauvaise conscience : en effet, choisir c'est renoncer, ce qui entraîne le regret, et même le doute sur le choix lui-même ; par ailleurs la dépense entraîne souvent un remords inavoué, d'ordre plus ou moins moral, consécutif à une certaine éducation. »⁴

Est-ce qu'on achète pour être heureux ? Les achats peuvent-ils donner un sentiment de réussite ?

J'ai l'impression d'avoir dans ma famille des modèles féminins qui ne sont pas des femmes vraiment indépendantes. On m'a plusieurs fois dit que ma mère avait été sauvée de sa famille par mon père. Que si elle ne l'avait pas rencontré, elle ne serait pas la femme qu'elle est aujourd'hui.

On nous donne l'impression que la réussite passe par le couple, par le fait d'avoir quelqu'un à nos côtés qui potentiellement gagne plus, au cas où. Pour se mettre à l'abri du besoin ou d'une situation de manque. Je rêve d'avoir un travail où je gagne suffisamment d'argent pour me dire que, si je me retrouve seule, mon confort de vie n'en sera pas affecté.

Comment se construire en tant que femme, dans une société où tout est rapporté à l'argent ? Est-ce que gagner plus rend plus forte ?

noz

Il existe un magasin, qui s'appelle Noz, ou ma mère va très régulièrement. Ce n'est pas un magasin comme les autres : Noz rachète les invendus, les surstock, les articles issus de faillites, les aliments à dates courtes. Ma mère connaît les jours d'arrivages : lundi, mercredi et samedi, à midi. Alors elle va fouiller, trois fois par semaines, à la recherche de trouvailles. Fouiller c'est le mot, à Noz on ne fait pas de « courses » ou « les magasins », à Noz on est un peu comme un chiffonnier, on peut trouver une assiette artisanale dans un bac à chaussettes. Maman fouille, arpente les allées du grand hangar, plonge ses mains dans des bacs pleins d'objets, souvent sortis de leur emballage ou déjà abîmés, à la recherche d'un trésor.

les yaourts

J'ai pour habitude, quand je rentre chez mes parents, de regarder dans le frigo s'il n'y a pas des yaourts périmés qui traînent. Ma mère achète des yaourts en courses, mais personne ne les mange à la maison. Quand je rentre, environ trois fois par an, ils sont bien mûrs. Certains ont leur date de péremption vieille d'un mois ou deux. Comme internet m'a dit qu'un yaourt était encore bon une fois sa date limite passée de trois semaines, j'ai considéré qu'on était plus à quelques semaines près. Bien sûr, je commence par le plus ancien, je l'inspecte, le sens, teste sa consistance. À chaque fois rien ne paraît suspect, mais quand j'ai vraiment un doute je n'hésite pas à le jeter. Ces pauvres petits yaourts sont abandonnés au fond du frigo, ils n'attendent que moi pour être mangés. Mes parents le savent bien, les yaourts anciens ne sont pas jetés et sont gardés pour ma consommation personnelle.

les déchets

le rejet

Francesco Orlando, *Les Objets désuets dans l'imagination littéraire : Ruines, reliques, raretés, rebuts, lieux inhabités et trésors cachés*, Classiques Garnier, 2013, p. 33

1, 2

Piero Manzoni, *Merda d'artista (Merde d'artiste)*,
mai 1961, Fer-blanc et papier,
Produit à 90 exemplaires de 30 grammes,
Vendu au poids selon le cours de l'or,
Hauteur : 5 cm, Diamètre : 6,5 cm,
Centre Pompidou Paris

www.centrepompidou.fr

L'objet du rejet par excellence, c'est le caca.

Il existe un rapport contenant/contenu dans la littérature, entre le livre et ses textes ; le contenu étant comme un objet « excrémental » d'après Francesco Orlando¹ faisant référence à Freud :

« L'ambivalence la plus reculée, du point de vue de l'individu, est plutôt celle qu'a révélé Freud, sur le rapport du tout jeune enfant avec ses excréments, qui commence dès sa naissance.[...] Premier produit de son propre corps, la matière fécale représente pour le tout jeune enfant un premier don symbolique adressé aux adultes : sa première occasion de mérite ou de dette, d'échange ou de chantage social. Elle est spontanément aussi importante, attractive et parfumée à ses yeux qu'elle deviendra pour lui honteuse, répugnante et puante au fur et à mesure que progressera son éducation. [...] On peut même dire que dans ces « choses » informes et primordiales que sont les excréments résident deux ambivalences, entre plaisir et dégoût et entre don et déchet ; dans la première s'opposent nature et culture, et toutes deux se renversent à travers le temps. »²

Dans les excréments réside l'essence même de la création, la toute première chose que nous sommes à même d'extérioriser. D'ailleurs, les meilleurs idées viennent souvent au toilettes, comme si le fait d'extérioriser physiquement quelque chose pouvait aider à concevoir quelque chose dans la tête.

l'excès

Anne Lanchon et Daniel Marcelli, *Les nouveaux objets transitionnels*, Éditions Érès, 2016, p. 9

J'essaie d'admettre et de comprendre comment et pourquoi cette société est rassurante. Cette société qui nous berce, où tout est cadré et propre. Elle qui omet des choses, ou plutôt les transforme, les montre sous un jour rassurant et sécurisant.

Ai-je le droit d'aimer cette société tout en ayant un regard critique sur elle ? Peut-on vraiment l'aimer si on la comprend profondément ?

Dans ces œuvres, Arman ramasse, casse, accumule, brûle ou coupe : comme si les objets lui voulaient du mal et que sa haine envers eux ne pouvait être assouvie qu'en leur faisant subir toutes ces choses horribles.

« L'objet et l'aire transitionnelle sont le lieu de l'illusion, qui permet à l'enfant d'affronter la solitude sans être seul et d'inventer, grâce à sa créativité, quelque chose qui résiste à la réalité dans sa brutale concrétude [...] Cet objet étant plutôt mou, le tout-petit peut le modeler à sa convenance, s'en caresser, mais aussi le triturer, le moindre, lui arracher quelques fragments, lui infliger toutes les avanies qu'il souhaite. »¹

Dans ses *Poubelles*, Arman expose sous vitre le contenu de poubelles, dont *Petits Déchets Bourgeois*, réalisé en 1959. On peut y voir papiers, chiffons et emballages divers, dont une boîte d'ampoule et une autre de camembert.

Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Édition Denoël, 1970, p. 56

2, 3

Bertrand Lavier, *Giulietta*, 1993
Automobile accidentée sur socle,
166 x 420 x 142 cm
Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg

www.musees.strasbourg.eu



« C'est pourquoi la plupart du temps les objets sont là par défaut, et c'est pourquoi leur abondance même signifie paradoxalement la pénurie. Le stock, c'est la redondance du manque, et signe de l'angoisse. Dans la destruction seule, les objets sont là par excès, et témoignent, dans leur disparition, de la richesse. »²

« La société de consommation a besoin de ses objets pour être et plus précisément elle a besoin de les détruire. (...) C'est pourquoi la destruction reste l'alternative fondamentale à la production : la consommation n'est qu'un terme intermédiaire entre les deux. »³

La fécalité est partout : dans la production même des choses, dans les contenants et les contenus, dans les pleins et les vides, dans l'intérêt pour ce qui se passe dedans, à l'intérieur des choses. On produit et possède par peur de manquer, de ne pas exister. Comme les excréments sont tabous, et surtout suscitent le dégoût, la production doit être ailleurs : la société chie des objets, des choses pas forcément bien faites ni bien utiles, mais tant qu'elles sont là, tout va pour le mieux.

les poubelles

J'ai récemment cassée ma poubelle de cuisine. Je sentais bien qu'elle ne fonctionnerait pas éternellement, j'avais déjà repéré des failles chez elle. Et voilà qu'elle refuse de s'ouvrir, et que dans un élan de colère je tire brutalement sur le couvercle, qui n'a pas résisté. J'ai donc dû acheter une nouvelle poubelle, en abandonnant le système de pédale à pied pour me diriger vers un couvercle à bascule, qui me semble plus pérenne.

Cette histoire m'a questionné sur un point : quand a-t-on eu besoin d'un contenant domestique spécifique pour déposer nos déchets ? Quand a-t-on remarqué que l'on avait trop de déchets à la maison et qu'il fallait leur trouver un objet pour les stocker ?

J'ai pu assister à plusieurs reprises au spectacle de la machine qui vide les poubelles-conteneur. Chez mes parents, qui habitent dans un lotissement, chaque maison possède ses propres poubelles, une noire, une jaune, une verte, qu'ils doivent sortir dans la rue hebdomadairement pour que le camion-poubelle ramasse leurs contenus. Pour moi qui habite en ville, dans un appartement, la gestion des déchets est un peu différente : dans chaque quartier on trouve plusieurs réceptacles à poubelles, dont le contenu est très vaste et souterrain. Ainsi, le ramassage se fait moins fréquemment sans risquer le débordement du contenant.

Donc ces poubelles souterraines sont régulièrement, sans que je puisse encore dire à quels intervalles, vidées. Le processus est bien plus complexe que pour vider les poubelles de lotissements. Un énorme camion doit se garer juste à côté des poubelles, puis doit crocheter ces dernières, et les soulever délicatement. La partie immergée de l'iceberg commence à apparaître : un énorme cube dont on ne pouvait deviner les dimensions. Cet énorme cube possède une trappe juste en dessous, la personne qui manipule le crochet doit ouvrir la trappe avec précaution (en restant au dessus du conteneur du camion) en appuyant le bord de cette trappe sur le bord du camion. Quand celle-ci s'ouvre, le contenu de la poubelle se déverse bruyamment dans le camion. La trappe doit être refermée, là aussi à l'aide du bord du véhicule, puis le bloc tout entier doit être reposé à sa place initiale. Cette manœuvre, vue du sol, dans la rue, me semble très impressionnante. Un contenu dont on n'imaginait pas le volume sort de terre pour être déversé dans un véhicule, en charge de récupérer le contenu de toutes les poubelles de la ville.

Dans le travail de Vincent Broquaire, on peut voir des procédés de fabrication, de manipulation de petites choses transposés sur des bâtiments ou des choses de la ville. Sa vision naïve du fonctionnement du monde, de comment il est fabriqué, m'intéresse dans cette idée que ce qui est manipulable à l'échelle de nos mains et les infrastructures d'une ville peuvent être traités de la même manière.

Mireille Dumas, interviewée par Daphné Bürki dans *Je t'aime, etc...* sur France 2 pour le documentaire *Des ordures et des hommes*, 2020, France, diffusé sur France 2, 70 minutes

1

Mireille Dumas et Damien Vercaemer, *Des ordures et des hommes*, Éditions Buchet Chastel, 2020, p. 9

2

« Les éboueurs ne font pas que la collecte (des déchets) et enlever les encombrants en bas de chez vous, ils font tout ce qui dépasse dans la société, à savoir : ce sont eux qui nettoient les rues après les manifestations, ce sont eux qui débarrassent les grands marchés, donc ils sont confrontés au gâchis alimentaire et à la misère puisqu'ils voient les gens qui ont de moins en moins d'argent qui vont chercher la nourriture qui est encore consommable mais qui est jetée; et ils sont confrontés à la grande détresse humaine puisque ce sont eux qui maintiennent les camps de migrants propres, qui vont nettoyer les squats de SDF sur la voie publique, ce sont eux qui nettoient après les accidents la chaussée, après les incendies, et ce sont eux qui ont été envoyés après les attentats du Bataclan. Ils font tout ce qu'on ne sait pas et tout ce qu'on imagine pas. »¹

Nous vivons dans un monde propre et idéalisé, sans se rendre compte de ce à quoi il ressemblerait si le travail de fourmi des éboueurs n'était pas réalisé chaque jour.

« Ces fonctionnaires, qui ramassent quotidiennement trois mille tonnes d'ordures ménagères et d'encombrants dans la seule capitale, ne sont que la partie visible de l'iceberg d'une profession sans laquelle la vie urbaine ne serait qu'un tas d'immondices, comme on en voit dans les pays en voie de développement. »²

des choses d'esprit ramassées

- 1 Agnès Varda, *Les glaneurs et la glaneuse*, 2000, Documentaire, France, 1h22
- 2 Francesco Orlando, *Les Objets désuets dans l'imagination littéraire : Ruines, reliques, raretés, rebuts, lieux inhabités et trésors cachés*, Classiques Garnier, 2013, p. 18
- 3 Antoine Compagnon, *Les chiffonniers de Paris*, Gallimard, 2017
- 4 Antoine Compagnon, *Les chiffonniers littéraires, Baudelaire et les autres*, Conférence au Collège de France, 12 janvier 2016

Dans *Les glaneurs et la glaneuse*¹, Agnès Varda rencontre ceux qui glanent. Les glaneurs sont originellement ceux qui ramassent ce qu'il restent dans les champs après le passage des machines de récolte, pratique qui est autorisée grâce au droit de glanage. Puis elle étend ses observations à tout ceux qui ramassent ce qu'ils trouvent.

*« J'ai dû rencontrer spontanément un grand nombre de passages, pour que se réveille en moi l'impression que le rapport entre l'homme et les choses — qu'il soit fonctionnel ou non — occupe dans ce que nous appelons littérature une place bien plus importante que celle que nous lui accordons habituellement. »*²

Les rebuts sont très étroitement liés à la littérature : le chiffonnage consistait autrefois à ramasser les chiffons et à les revendre pour fabriquer le papier. Antoine Compagnon mentionne dans son livre *Les chiffonniers de Paris*³ que le terme « occasion » a évolué au cours du temps, sa signification passant d'une « aubaine » à la « seconde-main ».

Les chiffonniers ramassent ce qu'ils trouvent au coin des bornes, les ancêtres des poubelles. La borne est le lieu de la déchéance, de la pauvreté : c'est là que les ivrognes boivent, c'est aussi le lieu de la prostitution, ainsi que celui des enfants et animaux abandonnés.⁴

Jacques Meuris, « Le Nord latin en quatre scènes », *La Libre Belgique*, 12/01/1990

Michel François, *Prunes, Tables de matières*, 1989-1999,
Installation murale de 66 éléments,
Photographie, objets de récupération, plâtre,
frigo-lite, tissu, élastique, bois, pierre,
plasticine, cire, verre, cuir, papier, savon,
Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg



Les archéologues retrouvent souvent plus de choses dans les déchets des civilisations passées que dans les choses qu'elles voulaient conserver : les déchets disent beaucoup de leur mode de vie. C'est dans ces déchets que résident les secrets, c'est dans ce qu'on jette, que l'on ne veut pas montrer, que l'on ne peut mentir.

*« Michel François, sur un vaste mur blanc, a disposé les pièces du vocabulaire qu'il utilise par ailleurs, dans ses pièces sculpturales. Lexique éparpillé, préparatif d'œuvres à venir et souvenir d'œuvres passées : objets mis en oppositions ou en connivences, images révélées ou secrètes, réminiscences de sculptures ou de tableaux, effets de formes et de matières, de lourdeur et de légèreté. L'amalgame est préconçu ; il laisse toutefois l'imaginaire voguer à partir de ces déchets domestiques mis en scène comme d'une boutique à intuitions combinatoires [...] ».*⁵

le capitalisme (ou le début de la fin)

Pierre Damien Huyghe, *Techniques et Design graphique, Outils, médias, savoirs*, B42, 2020, p 241

1

Philippe Minard, « Capitalisme, d'où viens-tu ? Épisode 2: Capitalisme, le meilleur des mondes ? », Xavier Mauduit, *Le Cours de l'histoire*, France Culture, 53 minute

2

« Ce qui est sûr, c'est qu'il est bien des techniques représentées au long de l'histoire pour leur caractère industriel. Puis est arrivé, à un moment à peu près daté, ce que Marx nomme quelque chose qu'il a désigné par le terme "capitalisme". Le capitalisme est évidemment une façon de disposer la technique et d'en disposer. Mais je pourrais dire qu'il se fonde sur le fait de "l'indisposer" en ce sens précis qu'il la retire de la disposition générale. Les techniques sont capitalistes en ceci qu'elles ne sont pas à disposition de tous, ni même du plus grand nombre. »¹

Dès le XVIII^e siècle, les entreprises possèdent de plus en plus pour elles : le droit de rapporter chez soi des morceaux, des chutes, est enlevé aux employés. Philippe Minard² parle de la montée de l'individualisme possessif :

« On considérait que les ouvriers pouvaient détourner une partie des matières premières qu'ils travaillaient; cela faisait partie de façon tacite de leur salaire. »

Petit à petit entre en vigueur la « criminalisation du petit fait ». Le droit de glanage disparaît alors que la loi l'a toujours autorisé, mais ce sont les propriétaires de champs qui s'y opposaient toujours. La propriété est sacralisée. Face à la force du marché, la solidarité communautaire disparaît.

Olivia Gesbert, « De quoi avons-nous vraiment besoin? »,
La Grande table idées, 33 minutes, France Culture

ω

Razmig Keucheyan, dans son livre *Les besoins artificiels*, aborde le capitalisme, qu'il définit ainsi :

« Le système dans le quel nous vivons, c'est le capitalisme. Et c'est un système qui est à la fois productiviste et consumériste, donc il a besoin de déverser sur les marchés des marchandises toujours nouvelles qui doivent être consommées, par qui ? Eh bien par nous, consommateurs. Pour nous convaincre de les consommer (ces marchandises) le capitalisme crée, périodiquement, des besoins nouveaux, artificiellement, pour que cette double logique du productivisme et du consumérisme fonctionne. Donc le capitalisme est créateur de besoins artificiels toujours nouveaux qui s'expriment et évoluent tout au long de l'histoire. Ces besoins artificiels ont un caractère nocif pour l'environnement, d'une part, car ils ne sont pas soutenables, on s'en aperçoit de plus en plus; mais ils sont également aliénants pour la subjectivité et pour la personne. »³

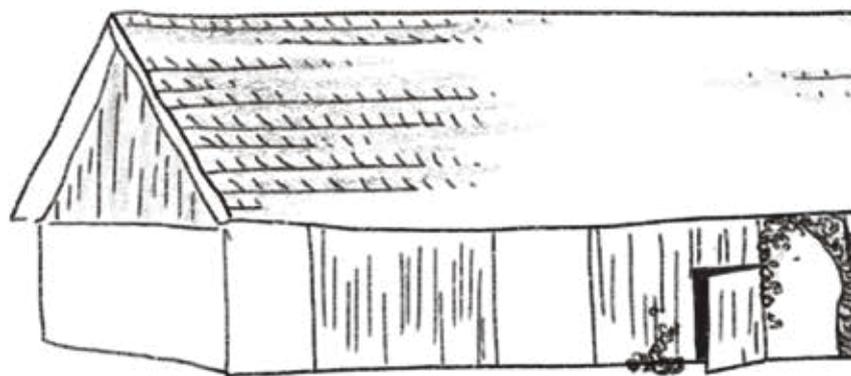
Jerry

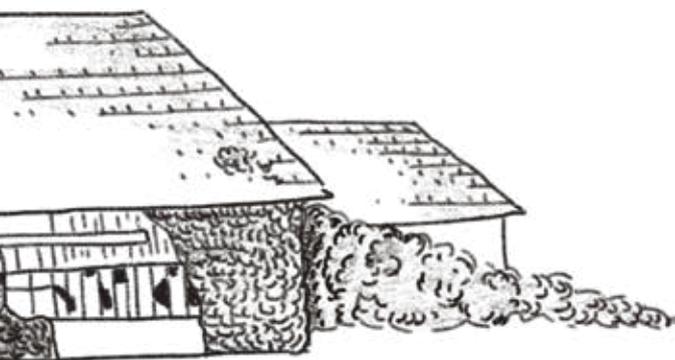
J'ai toujours aimé bricoler, fabriquer, et surtout, conserver dès que possible des petits bouts de ficelle, de tissus, des boutons, ect. J'ai une période « couture », ou je fabriquais des personnages en tissus. J'utilisais des chutes que des mamies de mon cours de couture me donnaient.

Si quelqu'un de ma famille voulait jeter quelque chose, il s'adressait d'abord à moi en me demandant si j'étais intéressée. Souvent je l'étais. J'étais l'étape avant la poubelle, avant de se débarrasser définitivement de quelque chose.

Ma chambre était un bazar sans nom, avec des boîtes partout. Mon père me surnommait « Jerry le chiffonnier ». J'ai longtemps cru que c'était un personnage de film, de dessin-animé ou de livre de leur époque et dont la référence m'était inconnue. Il me définissait ce surnom comme désignant quelqu'un qui « garde tout, les moindres petites choses, stockant dans l'attente de leur utilité ».

Un jour j'ai découvert que ce Jerry avait bien existé, que mon père l'avait connu, et mon grand-père encore plus.





- Tu le connaissais toi ?
- Bah oui mais bon, il est mort il y a au moins trente ans, alors hein !
- Quoi ? Il est mort il y a trente ans ?
- Oui !
- Ah d'accord, je pensais pas... Parce que papa il m'en parlait. Il disait que des fois j'étais comme Jerry le chiffonnier parce que je gardais des trucs et tout...
- Oui, mais lui, dans le temps...
- Il faisait quoi dans la vie ?
- Bah il était chiffonnier.
- Pour de vrai ? Ça veut dire qu'il ramassait des trucs dans la rue pour les revendre ?
- Pas dans la rue ! Les gens qui avaient de la ferraille, ils lui disaient, et il venait... Moi je me rappelle quand j'avais refait le magasin, j'avais deux vieux fauteuils de coiffure, et je lui avais donné les deux fauteuils. Y'avait un porte-parapluie qu'il avait emporté aussi qui était en fonte... Il rachetait des meubles aussi, on lui donnait des meubles, il les revendait...
- Mais c'était ton ami Jerry le Chiffonnier ?
- Oh, pas un ami, non, c'était un client (du salon de coiffure), moi je le connaissais, il avait une vieille voiture, je sais plus ce que c'était, mais aujourd'hui il pourrait plus rouler avec, qu'était pourrie, et derrière ça faisait une benne, tu vois, où il mettait tout dedans.

chiner, récupérer, recycler

Certains vivent de ce dont d'autres cherchent à se débarrasser. J'ai pu observer le fonctionnement de la communauté Emmaüs de Peltre, en Moselle, lors de ma visite du 21 mars 2019.

La communauté est constituée de bénévoles, qui viennent régulièrement (plusieurs fois par semaine); des employés, qui travaillent à mi-temps et dont le travail à Emmaüs leur permettra une meilleure insertion dans la vie active; et les compagnons, qui sont logés dans la communauté (en chambres séparées), nourris (dans le réfectoire, matin, midi et soir, par un cuisinier employé) et blanchis (une laverie se trouve sur place et elle est gérée par des compagnons qui s'occupent du linge de tout le monde).

La communauté ne vit que de dons, de leur revalorisation et leur revente, c'est ce qui lui permet de fonctionner. Les habitations des compagnons ont été construites à partir de dons de matériaux, des habitations plus récentes ont été réalisées par des professionnels du bâtiment grâce à l'argent issu des ventes de la communauté.

Chacun peut donner des objets dont il ne se sert plus, en allant directement au Emmaüs le plus proche. Un quai réceptionne tous les objets (hors textiles), puis les dépose temporairement dans un hangar, avant qu'un atelier ne s'occupe de les réparer si besoin et de les trier. On ne peut déposer des dons que les jours d'ouverture au public. La communauté est fermée certains jours pour permettre aux compagnons, employés et bénévoles d'aménager le magasin avec les dons récents.

On peut également déposer des vêtements dans les bennes Emmaüs qui se situent dans certaines déchèteries et sur certains parkings de magasins. Ces bennes sont dédiées aux dons de vêtements, chaussures et accessoires, que l'on doit mettre dans des sacs plastiques fermés avant de les déposer, pour ne pas qu'ils s'abîment.

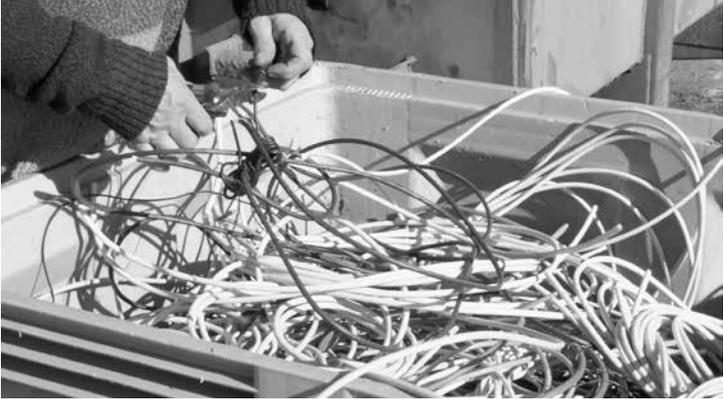
Si l'on veut donner des meubles ou encombrants et que l'on ne peut les acheminer soi-même, on peut les appeler pour convenir d'un rendez-vous, afin de procéder à l'enlèvement.

Le magasin vend les articles triés et réparés, ils sont donc fonctionnels. Il est organisé par catégorie d'objets : les bibelots, les meubles, les vêtements, les chaussures, les livres, les jouets et la vaisselle.

La nourriture :

Un chef employé par la communauté s'occupe de préparer tous les repas : le petit-déjeuner, la collation de 9h, le repas du midi, la collation de 16h et le dîner. Tous les repas sont constitués de dons alimentaires, dont la date limite de consommation est proche, ou qui périssent le jour même, principalement issus d'un supermarché proche. Le chef doit donc composer avec des aliments qui ne sont jamais les mêmes, il ne peut pas prévoir ce qu'il va recevoir, et doit essayer de cuisiner des repas équilibrés. La vaisselle et les couverts du réfectoire sont également issus de dons.

Mathilde Godard, *Sans titre*, mars 2019,
Prises de vue numérique lors de ma visite
de la communauté Emmaüs de Peltre (57)







Le textile :

Un atelier textile reçoit des sacs où sont séparés les textiles des autres choses (souvent des déchets alimentaires ou non recyclables). Les textiles sont triés pour déterminer ce qui est vendable ou en bon état et ce qui ne l'est pas. Ce qui n'est pas vendable est mis dans des sacs qui sont envoyés dans une entreprise qui recycle le tissu. Ce qui est en bon état est trié par catégorie de vêtement, puis est soigneusement plié avant d'être mis en magasin.

Le bois :

Une équipe s'occupe de récupérer des palettes abîmées auprès d'entreprises. Celles qui sont utilisables seront réparées puis revendues, les autres broyées et utilisées pour chauffer les habitations et les locaux du site. Les meubles reçus sont nettoyés et réparés si besoin, avant d'être mis en magasin. Ils sont étiquetés en fonction de leur date d'arrivée. Les plus anciens voient leur prix diminuer; s'ils ne sont pas vendus au bout d'un certain temps, ils seront broyés pour le chauffage.

Le métal :

Une autre équipe s'occupe de récupérer du matériel contenant des métaux (auprès d'entreprise qui veulent s'en débarrasser souvent pour cause de renouvellement) et qui seront dépecés afin de séparer le métal des autres matériaux. Les métaux sont ensuite revendus à la tonne auprès d'entreprises extérieures.

Avant il y avait les chiffonniers, maintenant il y a Emmaüs. Les chiffonniers fouillaient les déchets, la boue, les poubelles aux bornes pour trouver des morceaux d'assiette cassées; les compagnons d'Emmaüs, eux, se font livrer chaque jour quantité d'objets ou meubles en parfait état, ou nécessitant de petites réparations. Cette comparaison montre que ce que nous possédons maintenant a très peu de valeur à nos yeux, et qu'un objet ne doit pas seulement fonctionner ou être en bon état, il doit aussi « être à la mode », aller avec le reste de la maison, être le plus récent possible. Tout est devenu jetable. Même ce qui pourrait en théorie durer une vie entière, et peut-être transmis à une génération future, finit à la déchèterie. Les objets sont aussi souvent fabriqués à bas coût pour être accessibles et vendus au plus grand nombre. Un meuble Ikea en aggloméré et ainsi plus « jetable » qu'un meuble ancien en bois massif, ce dernier pouvant subir les déménagements et être retapé si besoin.

D'un autre côté, c'est un système de recyclage qui fonctionne bien. Emmaüs vit de ces objets laissés de côté et donne un emploi à des personnes dont la situation était difficile ou précaire, donne une chance à ceux qui ont été exclus de la société. Donner un objet à Emmaüs, c'est faire un « bon geste », à la fois pour faire fonctionner un système fondé sur l'attente de ces dons, et qui revendra par suite ces objets à un prix dérisoire comparé au prix d'un objet neuf, rendant ainsi des choses accessibles à ceux qui n'en auraient pas eu les moyens autrement.

Le niveau de vie a beaucoup évolué depuis le XIX^e siècle, période de l'apogée des chiffonniers. L'industrialisation a permis de produire plus, plus vite et moins cher. Ainsi les objets sont plus accessibles, et de fait il y en a plus en circulation. Il y a bien des alternatives au fait de jeter un objet qui fonctionne : on peut le vendre soi-même ou le faire acheter par une entreprise qui s'occupera elle-même de le revendre en essayant de faire des bénéfices.

La première option, vendre par soi-même, demande du temps. La plateforme Le Bon Coin est très utile pour ça, mais il faut quand même faire des photos propres de l'objet en question, puis rédiger une annonce la plus précise possible, avant de s'attendre à des coups de fil concernant des détails inutiles. Il faut aussi être patient, l'objet peut rester endormi sur la plateforme pendant des mois avant de faire surgir des dizaines d'intéressés, si bien que ce sera « premier arrivé, premier servi ! ». Et, dans l'autre sens, on peut également faire de très bonnes affaires, notamment pour des meubles, que les gens bradent car il sont parfois pressés de s'en débarrasser pour cause de déménagement ou autre. Les objets deviennent des encombrants du jour au lendemain ; si la personne a décidé que ce meuble ne fait plus l'affaire, alors il doit disparaître vite.

Pour la deuxième option, cela ressemble un peu au rachat d'or qui existe depuis longtemps, mais pour des choses plus communes. Les personnes vraiment pressées et qui n'ont que faire de « perdre de l'argent » sur la revente se dirigeront vers des magasins qui rachèteront leurs objets à bas prix, en se fixant sur le prix le plus bas qu'ils auront vu sur Ebay, et en expliquant qu'ils doivent encore baisser ce chiffre pour arriver à faire de la marge au moment de la revente.

Serge Latouche dans *Prêt à jeter*, Dannoritzer Cosima, 2010,
Documentaire, Diffusé sur Arte Thema, France/Espagne,
74 minutes

Nicolas Moulin, *Goldbarrgorod*, 2010,
Carcasses métalliques de serveurs et d'ordinateurs,
Dibond noir brillant, Installation, Villa Arson

artsandculture.google.com



Il y a un autre système que proposent certains concessionnaires ou certaines marques de produits high-tech, qui consiste à reprendre votre précédent objet pour faire diminuer le prix à l'achat d'un nouvel objet chez eux. Ainsi on se débarrasse sans s'en rendre compte de l'ancien objet, et on « fait une bonne affaire » pour le suivant. L'ancien devient une monnaie d'échange pour du nouveau. Il existe également de la location d'objet ou des systèmes d'achats partagés, qui peuvent nous éviter d'investir dans quelque chose qui moisira au garage.

Les déchets électroniques sont envoyés dans des décharges illégales de pays du tiers-monde, à cause de l'incapacité et le déni de vouloir gérer ces déchets. Les pays riches ne veulent pas garder de traces de ces cadavres électroniques.

« Nous vivons dans une société qui est dominée par une économie de croissance, dont la logique est non pas croître pour satisfaire les besoins, mais croître pour croître. »¹

le minimalisme

Certains n'ont besoin que de peu de choses pour vivre. Mais sont-ils vraiment honnêtes ? N'essaient-ils pas de nous rendre jaloux en prétendant ne pouvoir vivre qu'avec le contenu d'un sac à dos ? Personnellement, les objets me rassurent. Ceux qui n'en ont que très peu me font penser aux mauvais élèves de collège, ceux dont le sac de cours ne contenait qu'un cahier écorné et qui préféraient emprunter aux autres stylo, gomme et règle. Ah c'est facile, de vivre comme ça, au crochet de ceux qui pensent à prendre toutes leurs affaires, qui en prennent soin et les rangent correctement dans leur sac. On a besoin de choses, d'outils, d'objets, de les posséder, parce qu'ils sont utiles. Et il est utopique de s'imaginer que les objets des autres font partie de ressources communes à emprunter quand besoin est. Je dois être une personne égoïste. Mais je préfère avoir tout sur moi, chez moi, et en cas de besoin je suis rassurée, j'ai l'objet qu'il me faut, là sous la main !

Ceux qui vivent de rien et se prétendent plus heureux sont soit des menteurs, soit des fous. Ils nous vendent un bonheur feint. Posséder, c'est aussi pour pouvoir partager. Ne rien avoir, c'est donc ne vivre que pour soi.

le travail

l'art appliqué

Bertrand Lavier, *Walt Disney Productions*,
1947-2013, Exposition reprenant les œuvres
d'une exposition fictive dans *Le Journal de Mickey*,
tableaux et sculptures,
Galerie Yvon Lambert

www.jousse-entreprise.com



Après la classe de 3ème, j'avais décidé d'intégrer une section Arts Appliqués, parce que je savais que mon milieu d'épanouissement était l'art. Mon collègue proposait une journée d'insertion dans le lycée le plus proche proposant cette section, et nous invitait fortement à y aller, afin de faire un choix raisonné lors de la formulation de vœux pour la suite.

Plusieurs de mes amies de collègue (qui n'étaient pas intéressées par cette section), m'ont accompagnée ce jour là, par curiosité j'imagine. Plusieurs lycéennes étaient présentes pour nous expliquer ce qu'elles apprenaient en Arts Appliqués. L'une d'entre elles a dit : « Les profs n'aiment pas que l'on décrive ça comme ça, mais en gros c'est de l'art utile ». À mon âge l'art ne se résumait pas non plus à ce que l'on trouve dans les musées, et ma présence ici était déjà orientée pour devenir styliste (c'était ce que je voulais faire à l'époque). Je savais donc que ce qui se faisait dans cette formation était pour faire des choses de nos mains, sans que ces choses soient destinées à des musées.

Ces étudiantes ont également expliqué qu'il s'agissait d'une formation en design, pour nous préparer aux designs de mode, d'objets, d'espace et au design graphique. Elles définissaient l'art appliqué comme de l'art appliqué à des choses utiles, du quotidien. De l'art de vie dirons-nous.

Le design est-il toujours utile ?

les jeux télévisés

Jean-Jacques Delfour, « Vénalité et méritocratie ludiques à la télévision, Analyse sémiologique de l'image de la connaissance et de l'esprit humain dans les jeux télévisés, De la contestation radicale : itinéraires des années trente », *Raison présente*, numéro 118, 2ème trimestre 1996, p. 109

Plus jeune je me souviens que je regardais des jeux télévisés, le soir, parce qu'ils étaient diffusés pile entre la fin du moment de la douche et le temps du repas. On avait donc, mon frère, ma sœur et moi, les yeux rivés sur la télé, fascinés par ce genre d'émissions. Nous n'étions pas capables de répondre à la moitié des questions posées aux participants, pour les fois où il s'agissait des questions posées. Mais ce qui nous faisait vraiment rêver, c'était les cadeaux, l'argent, toutes les choses promises au gagnant, comme une mine d'or, un trésor. Qu'est-ce que j'aurais fait d'une voiture à dix ans, si j'avais gagné le gros lot ? Il n'était même pas question de rêver à participer, ce n'était pas le plus intéressant, il était juste question de se mettre à la place du gagnant.

« Les jeux télévisés connaissent tant en France qu'en Europe un succès considérable. L'analyse de leur pouvoir de distraction peut expliquer celui-ci par la mise en lumière des structures anthropologiques, mais aussi d'effets idéologiques clandestins, à savoir la suggestion d'une compréhension appauvrissante du rôle de la culture et d'une image mécaniste du fonctionnement de l'esprit humain. Cette compréhension contribue largement au renoncement à la puissance de penser et d'agir sur soi-même et le monde dans lequel on vit au profit d'une part, d'une normalisation acceptée de l'image de soi et, d'autre part, d'une attente passive de l'élection par le hasard ou la chance. »¹

Les jeux télévisés sont quand même très étranges, et fonctionnent toujours aussi bien. Tout un protocole est mis en place pour que plusieurs participants soient à la merci du jeu et du présentateur. Ce dernier est toujours un personnage exubérant, faisant son one man show devant des téléspectateurs électrisés.

Jean-Jacques Delfour, « Vénéralité et méritocratie ludiques à la télévision, Analyse sémiologique de l'image de la connaissance et de l'esprit humain dans les jeux télévisés, De la contestation radicale : itinéraires des années trente », *Raison présente*, numéro 118, 2ème trimestre 1996, p. 112 et 114

Le présentateur est comme un roi face à ces sujets, promettant une récompense à qui saura se montrer le plus adroit.

« La possession de la parole est en conséquent le signe du pouvoir, et ce pouvoir est détenu exclusivement par " l'homme de télévision ". On devine donc une dimension politique : c'est la télévision qui octroie le pouvoir de la parole à ses serviteurs. »²

Jean-Jacques Delfour dresse une analyse de deux jeux télévisés en les comparant : *Questions pour un champion* et *Que le meilleur gagne plus!*

« Comme on peut le voir, ce jeu (Que le meilleur gagne plus !) est une messe qui chante l'adoration de la compétition et la louange de l'argent. »³

Tout le principe même est très attractif car nous sommes dans une société du gagnant, une société où l'on aime être récompensé. Les images vues à la télévision satisfont notre projection du bonheur, on peut facilement s'identifier au gagnant. Notre cerveau en surchauffe libère de la dopamine. Comme la récompense est due au hasard, cela peut tomber sur tout le monde.

les illusions

*Un rêve minimaliste : Posséder moins pour vivre mieux ?,
Arte regard, Allemagne, 2019, 30mn*

Je crois que ce besoin d'acheter de façon compulsive, de vouloir posséder tant d'objets, est lié à notre recherche du bonheur. Nous aspirons à la meilleure vie possible, la plus pratique, la plus facile et la plus heureuse. Nous cherchons un accomplissement dans nos possessions.

Nous achetons aussi pour les symboles que certains objets représentent, les idées ou images qu'ils véhiculent. La publicité a d'ailleurs évoluée dans ce sens : on ne nous vend pas « un objet », mais un mode de vie, un esprit. On nous fait rêver.

Dans *Un rêve minimaliste : Posséder moins pour vivre mieux ?*¹, on peut observer une famille allemande faire appel à une coach du rangement, car après quatorze ans de vie dans le même appartement, ils constatent qu'ils ont entassé beaucoup de choses et qu'il est temps de faire du tri.

La coach a pour rôle de les aider à se débarrasser des choses dont ils n'ont plus besoin, « pour faire de la place à la fois dans la maison, le cœur et la tête ». Elle a suivi les séminaires de Marie Kondo, avant de devenir coach à son compte. Elle explique : « Cette méthode vient du Japon. Là-bas ils ont certaines coutumes un peu différentes des nôtres. Il existe une philosophie qui veut que la maison et les objets ont une âme, et qu'il faut donc les traiter avec respect. C'est pourquoi on remercie toujours les affaires dont on se sépare. » Les parents et la coach entament des prières pour le logement, sous le regard médusé des enfants.

- 2 *Un rêve minimaliste : Posséder moins pour vivre mieux ?*,
Arte regard, Allemagne, 2019, 30mn
- 3 John Thackara, *Prêt à jeter*, Cosima Dannoritzer, 2010,
Documentaire, Diffusé sur Arte Thema, France/Espagne,
74 minutes

En effet, ces coutumes importées du Japon ont eu beaucoup de succès aux États-Unis, avant d'arriver en Europe. Si pour les japonais remercier les objets avec des prières fait sens, pour nous européens, cela paraît un peu aberrant quand on voit avec quelle facilité on peut les consommer.

« Se concentrer sur les choses essentielles permet de se libérer du diktat de la société de consommation. »²

La coach explique que les gens sont submergés de choses chez eux, que les magasins débordent d'objets et que leurs agendas sont pleins. « Beaucoup de gens sont en quête d'une vie plus simple », pour ne posséder que ce qui les rend heureux.

Mais pour décider de vivre avec moins, il faut avoir connu l'excès. Cette mode de « prise de conscience » sur notre tendance à la surconsommation reste réservée à ceux qui peuvent se séparer du trop plein sans le regretter car il savent qu'ils pourront toujours racheter ces mêmes choses. Cette mode est réservée à une classe aisée ; la classe moyenne ou pauvre ne se permettrait pas financièrement « d'avoir trop » et de s'en débarrasser un beau jour pour se sentir mieux dans sa tête.

« Nous dépendons de plus en plus des objets pour nous forger une identité et avoir confiance en nous-même, sans doute parce que les choses qui auparavant façonnaient notre identité, comme l'adhésion à une communauté, l'attachement à une terre ou tout autre lien social ont été remplacés par le consumérisme. »³

Serge Latouche, *Prêt à jeter*, Cosima Dannoritzer, 2010,
Documentaire, Diffusé sur Arte Thema, France/Espagne,
74 minutes

« Si le bonheur dépendait de notre niveau de consommation, on devrait être dans la félicité absolue, parce que nous consommons vingt-six fois plus que du temps de Marx. Mais toutes les enquêtes montrent que les gens ne sont pas vingt fois plus heureux ; peut-être même qu'il y a une relation inverse au-delà d'un certain seuil entre la croissance de la consommation et la croissance du sentiment de bonheur, parce que le bonheur est toujours quelque chose de subjectif. »⁴

Comment obtenir et consommer du bonheur ?

le travail

Plus jeune je me demandais toujours ce que font vraiment les gens au travail. Notamment le travail de bureau : pourquoi y a-t-il autant de gens dans des bureaux, devant des ordinateurs ? Et surtout, que font-ils toute la journée ? Que font vraiment mes parents au travail ?

Pour ma mère, c'était simple, elle gardait des enfants. À mon sens, ça ne ressemblait pas à un « vrai travail », mais plus à une aide pour des familles dont les parents ne peuvent pas garder leurs enfants. J'avais du mal à imaginer qu'elle puisse gagner de l'argent en faisant ça, du haut de mes sept ou huit ans, ça me paraissait juste être « ce que doit faire une mère ». Un jour je lui ai demandé si ce qu'elle faisait était un « vrai métier », elle l'a très mal pris, et au vu de sa réaction et des mots qui ont suivi, j'en ai déduit que oui.

Pour mon père, à part que ça avait un rapport avec Michelin, ça restait assez flou. Il me semble avoir entendu que, au début, il était « sur la route » et qu'il y avait une histoire de plaques « label Michelin ». Je l'imaginais conduire toute la journée pour se rendre dans des magasins de pneus, et donner des plaques métalliques à accrocher au mur pour encourager les plus beaux magasins. Ensuite, il avait un travail de bureau, où il devait « traiter des mails ». Est-ce vraiment un métier de répondre à des mails ? Qu'est-ce que les autres pouvaient bien lui envoyer ? Et que devait-il répondre ? Comment ces échanges peuvent-ils faire avancer le business d'une entreprise ?

Norman Potter, *Qu'est-ce qu'un designer : objets. lieux. messages*, Éditions B42, 2018, p.117

Même maintenant, ça ne me paraît pas très clair. Il est aux « achats ». J'ai cru comprendre que son travail consiste à déjeuner avec des responsables d'opérateurs mobiles, puis de signer un contrat de plusieurs centaines de pages après avoir négocié le meilleur forfait téléphonique pour l'ensemble des employés Michelin.

Je me suis questionné sur mon futur métier. Je me demandais si des études d'art, au fond, ça n'était pas complètement à côté de la plaque niveau utilité mondiale. Au lycée, les études d'arts appliqués me rassuraient : le design c'est utile, les designers fabriquent plein de choses pratiques pour aider le quotidien des gens. Mais quand j'en suis arrivée à étudier la communication, je me suis dit que finalement, j'allais juste apprendre à aider des entreprises à vendre plus en leur concoctant des affiches qui attirent l'œil. Et ça me semblait discutable : aider l'économie c'est bien, mais ça n'est pas utile aux gens comme les médecins ou les agriculteurs.

Dans *Qu'est-ce qu'un designer*, Norman Potter s'interroge sur le rôle du designer dans la société :

*« Sa responsabilité est donc complexe : travaille-t-il pour son propre compte, pour une entité divine (le " bon travail "), pour le client, pour le constructeur ou fabricant, pour le public ou utilisateur, ou en signe d'adhésion et par respect pour les intérêts de la société dans son ensemble ? »*¹

Norman Potter, *Qu'est-ce qu'un designer : objets. lieux. messages*, Éditions B42, 2018, p. 127

2

Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, I. Arts de faire*, Gallimard, 1990, p. 58

3

Plus loin, il compare la méthodologie des designers pour la communication à celle de la médecine :

« La méthodologie de design peut utilement s'inspirer de la médecine, en distinguant les procédures liées au diagnostic de celles liées à la prescription, bien que seul un consultant en design exerce dans un esprit aussi noble. Le designer moyen, pour sa part, en vient à administrer le traitement et cumule ainsi les rôles d'infirmier, de pharmacien et d'assistant social, en assurant la totale guérison de son patient. L'idée d'un diagnostic et d'une prescription est tout de même utile. Dans l'ensemble, le travail de diagnostic mobilise le mécanisme classique d'analyse de problèmes, à un degré plus ou moins élevé selon la complexité du projet, si tant est que le travail constitue en réalité un " problème ". »²

Avec le confinement actuel, on entend parler de « métiers utiles » ; en effet, ceux qui travaillent le plus en cette période sont les personnels de santé et tous ceux travaillant dans la chaîne alimentaire. On entend parler de « reconsidérer les métiers essentiels », et mêlé à ça se retrouve la question économique : faut-il payer plus les personnes dont le métier est « essentiel » ?

Dans *L'invention du quotidien*³, Michel de Certeau parle de « faire avec », des « manières de faire », des « manières d'utiliser », des « modes d'emploi » et des « usages » qui existent au sein de la société. En lisant ça j'ai pensé, avec la situation actuelle, où l'on doit effectivement « faire avec ce qu'on a », ce que l'on a sous la main, ce que l'on a chez soi. On s'adapte, notre lieu de vie, déjà connu et intégré, devient notre « univers », notre « planète ». On gravite autour du bureau, de la chambre et de la cuisine.

Kévin Donnot, *Techniques et Design graphique, Outils, médias, savoirs*, B42, 2020, p95

« " Faire avec " un outil, c'est l'utiliser, s'en débrouiller, s'en accommoder tant bien que mal. Cette expression traduit, selon moi, la relation actuelle de la majorité des designers graphiques à leurs outils de travail. Une relation pauvre, réduite à un rapport " instrumental ", au logiciel, sans recul critique. Alors que le monopole d'Adobe n'a jamais été aussi pesant et que les alternatives se multiplient, il semble urgent de problématiser le rapport que les graphistes entretiennent avec les applications qu'ils manipulent au quotidien. Comprendre les outils numériques d'aujourd'hui implique toutefois d'en connaître les origines historiques, les ressorts techniques et les enjeux culturels. »⁴

En y réfléchissant bien, depuis tout petits on nous parle de travail. Très vite à l'école on nous apprend à apprendre, on nous inculque la rigueur, la vie en groupe, la ponctualité. Je pense avoir saisi assez vite que bien travailler à l'école ne sert pas seulement à faire plaisir aux parents (qui ont eux aussi compris qu'avec une carotte sous forme d'argent de poche ou d'objet désiré, les notes à l'école pouvaient un peu s'améliorer), mais que c'est un investissement d'efforts pour l'avenir.

À un moment de notre enfance (peut-être vers l'âge de raison) on comprend que l'on ira à l'école pendant de nombreuses années, et qu'il faut valider suffisamment d'acquis pour réussir une année et passer à la suivante. On nous demande assez tôt ce que l'on voudrait faire plus tard. Au début on a des rêves. Puis on essaie de se concentrer sur ce que l'on voudrait vraiment, ce qui nous plairait, ou ce dont nous sommes capables.

On saisit que pour accéder à notre futur voulu, il faut réussir à l'école. Que de nos notes dépendent nos affectations dans les écoles supérieures, que de ces écoles dépendent un diplôme, que de ce diplôme dépend un emploi.

On est formés très jeunes à être conscient qu'après notre scolarité on passera notre vie à travailler. On observe nos parents. On voit qu'ils n'ont pas beaucoup de temps pour eux, que l'on doit aller au périscolaire après l'école et à la garderie pendant les vacances scolaires. On voit qu'ils rentrent tard, enfin plus tard que nous de l'école. On voit qu'il est question d'argent. Que tout le monde ne gagne pas pareil. Qu'il y a des chefs et des ouvriers. On ne sait pas trop ce qu'ils font de leur journée, mais on sait qu'ils rentrent souvent fatigués. Qu'ils n'ont pas toutes les grandes vacances pour jouer.

On comprend aussi que tout ce à quoi nous avons le droit, les repas, les vacances, les cadeaux d'anniversaire, c'est parce que nos parents gagnent suffisamment d'argent pour nous les offrir. Si on veut prétendre aux mêmes choses en tant qu'adulte, nous avons indéniablement besoin d'un travail.

Et bientôt, au revoir l'enfance.

Stage du 3 mars 2020 au 30 septembre 2020 auprès de
l'entreprise Les Domaines de Fontenille en tant que graphiste

5

Durant notre scolarité, on doit réaliser des stages, pour avoir un pied dans le monde de travail. On doit démarcher une entreprise, un magasin, leur donner une lettre de motivation, savoir se vendre. J'ai terminé le dernier stage de ma scolarité ⁵. Dans un an, si tout se passe bien, je passe mon dernier diplôme. Et ensuite, je n'irai plus jamais à l'école. J'ai beaucoup de mal à me projeter. Beaucoup de mal à imaginer que je ne devrais plus chercher une école, mais chercher un travail. L'école est pour moi un univers rassurant. Le temps est divisé en années scolaires, entrecoupées de vacances généreuses. Il y a durant une année les mêmes personnes, les gens de la classe, les amis et le personnel enseignant. D'une année à l'autre ça peut changer, et on peut aussi changer d'école, mais on s'adapte vite. On suit un chemin. Après s'être renseigné sur le parcours à effectuer pour accéder au métier voulu, il suffit de suivre le chemin. Ce chemin a bientôt une fin. Et un nouveau début.

Le milieu du travail fonctionne un peu comme une école : il y a les autres personnes qui travaillent autour de nous, ou avec nous, et il y a les supérieurs hiérarchiques. Il peut aussi y avoir des changements, on peut changer de poste ou d'entreprise, voire même de métier.

Mais ce travail, ce ne sera plus de l'apprentissage constant, de la formation. Ce sera des choses à faire chaque jour, pour gagner de l'argent, suffisamment pour partir en vacances quand tout deviendra trop pesant.

Quand j'étais en classe de 3^e, nous étions un petit groupe d'élèves à nous être laissés convaincre par certains profs de s'inscrire à l'option DP3, soit « découverte professionnelle 3h ». Nous avions donc trois heures par semaine de sorties diverses pour rencontrer des professionnels, des entreprises, nous familiariser avec le monde du travail, en apprendre plus sur la TVA, et mieux appréhender « l'après », notre avenir. Nous visitons parfois des écoles, et une en particulier m'a marquée. On nous avait emmenés voir un centre de formations, qui se trouvait dans la même ville que mon collège, dans une zone industrielle. Et on nous a fait comprendre que ce centre proposait une formation où personne ne souhaitait aller, et ainsi où atterrissaient ceux qui n'avaient pas pu accéder à la formation voulue. La formation en chaudronnerie. Ça ne fait pas rêver. Je crois que ça consistait à réaliser des soudures, ou ce genre de choses en lien avec le métal. Malgré mes notes à l'école qui n'étaient pas mauvaises, je crois qu'à ce moment-là j'ai pris conscience qu'il valait mieux donner le meilleur de soi en classe de 3^e, pour éviter à tout prix de faire la formation chaudronnerie.

l'avenir

Mes parents ont toujours eu une vision négative sur mes études artistiques et sur le milieu de l'art, ou en tout cas ils ont toujours pensé que « être artiste, ce n'est pas un vrai travail » et qu'il n'y a pas d'employabilité.

Il y a un tabou en école d'art concernant l'aspect économique. Travailler dans le milieu artistique, ce n'est pas dans le but de gagner le plus d'argent possible (ou si c'est le cas, ce n'est pas le choix le plus judicieux), mais gagner de l'argent est le but d'un emploi, quel que soit le domaine choisi. J'ai l'impression que la vision que l'on a des artistes, c'est que se sont des personnes oisives, qui aiment les vernissages mais passent le plus clair de leur temps à réfléchir à quoi faire de leur vie. On les imagine se pavanant, pondant une œuvre de temps en temps, et qui rapportera peut-être gros.

Créer et exposer c'est bien, mais encore faut-il que ça rapporte de l'argent. Nous sommes habitués à la gratuité de l'accès à la culture, mais c'est parce que les artistes sont subventionnés par l'État.

Un objet d'art ou de design est avant tout là pour l'économie dans laquelle il se situe ; il serait utopiste de s'imaginer que c'est seulement par amour du beau. Et je pense qu'en ça l'art est consumériste. C'est un marché comme les autres, ou les susperstars s'en mettent plein les poches, et où les autres font de leur mieux pour s'en sortir.





Ce qui me dérange, c'est cette quête infinie d'un potentiel financement, d'un lieu ou d'une personne qui sera intéressé pour donner de l'argent, ou à défaut, l'État. C'est la raison pour laquelle le travail de salarié dans un bureau me semble rassurant et plus attirant ; l'argent est trop tabou pour se risquer à en quémander à longueur de journée. Le système de l'entreprise ne me semble pas du tout incompatible avec la créativité ou l'art.

Il me faut un travail. Un travail où je me sentirais forte et utile. Cela ne me dérange pas de servir le capitalisme, mais il faut quand même qu'il y ait une partie créative. J'essaie de me projeter, je m'imagine en directrice artistique d'une grande entreprise. J'arriverai le matin, tard, un café dans une main, le téléphone dans l'autre. J'aurai une vie confortable, sans pour autant me soumettre à la normativité de la réussite sociale.

« La publicité est un des aspects de la communication commerciale, c'est-à-dire d'un des quatre éléments d'action sur le marché ou marketing-mix (le produit, le prix, la distribution, la communication). À ce titre, elle doit informer, certes (sur l'existence du produit, sur son prix, sur ces dimensions...), mais surtout inciter à l'achat, car c'est là sa fonction première. C'est pour atteindre cet objectif que la publicité cherche comment toucher, puis convaincre – séduire – l'acheteur potentiel. »¹

Les artistes partent d'eux pour créer, tandis que les designers, eux, partent d'une demande. Sont-ils plus utiles ?

bibliographie

livres

BAUDRILLARD Jean, *La société de consommation*,
Édition Denoël, 1970

BOURRIAUD Nicolas, *L'exforme : Art, Idéologie et rejet*,
Puf, 2017

BOURRIAUD Nicolas, *Esthétiques relationnelles*,
Les presses du réel, 1998

COMPAGNON Antoine, *Les chiffonniers de Paris*,
Gallimard, 2017

DEBARY Octave et TURGEON Laurier, *Objets et mémoire*,
Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2007

DAYAN Arman, *La publicité*, coll. « Que sais-je ? », Puf,
Édition mise à jour, 2003

DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien, I. Arts de
faire*, Gallimard, 1990

DUMAS Mireille et DEMONPION Denis,
Des ordures et des hommes, Éditions Buchet Chastel,
2020

GUERRIVE Sophie :
Les voyages de Tulipe, Éditions 2024, 2017
Tulipe, Éditions 2024, 2019
Tulipe et les sorciers, Éditions 2024, 2019

LANCHON Anne et MARCELLI Daniel, *Les nouveaux objets
transitionnels*, Érès éditions, 2016

LEROY Violaine, *Dérangés*, La Pastèque, 2015

ORLANDO Francesco, *Les Objets désuets dans l'imagination littéraire : Ruines, reliques, raretés, rebuts, lieux inhabités et trésors cachés*, Classiques Garnier, 2013

PHILIZOT Vivien et SAINT-LOUBERT Bié Jérôme, *Techniques et Design graphique, Outils, médias, savoirs*, B42, 2020

Objets du fétichisme, *Nouvelle revue de psychanalyse*, Numéro 2, Automne 1970, Gallimard

POTTER Norman, *Qu'est-ce qu'un designer : objets. lieux. messages*, Éditions B42, 2018

WINNICOTT Donald, *Jeu et réalité : L'espace potentiel*, Gallimard, 1971

articles

BAUDRILLARD Jean, « La morale des objets »,
Communications, numéro 13, Les objets, 1969,
p. 23-50

BLONDEL Marie-Pierre, « Objet transitionnel et autres
objets d'addiction », *Revue française de psychanalyse*,
Vol. 68, 2004, p.459-467

DERLON Brigitte et JEUDY-BALLINI Monique,
« Collectionneur/collectionné : L'art primitif, le discours
de la passion et la traversée imaginaire des frontières »,
L'Homme, 1er juin 2006, p.349-372

DELFOUR Jean-Jacques, « Vénéralité et méritocratie
ludiques à la télévision, Analyse sémiologique de
l'image de la connaissance et de l'esprit humain dans
les jeux télévisés, De la contestation radicale : itinéraires
des années trente », *Raison présente*,
numéro 118, 2ème trimestre 1996, p. 109-120

GILET-LE BON Stéphanie, « Deux symptômes
d'exception : phobie et fétiche », EPFCL-France,
Champ lacanien, numéro 14, 2013, p. 91-98

MAUSS Marcel, « Essai sur le don, Forme et raison de
l'échange dans les sociétés archaïque, I Introduction,
Du don, et en particulier de l'obligation », *L'année
sociologique*, Tome 1, Bibliothèque de philosophie
contemporaine, 1923-1924, p. 30-61

SCHAEFFER Jean-Marie, « Objets esthétiques ? »,
L'Homme, 1er juin 2004, p. 25-45

SEBEOK Thomas A., « Fétiche », *Études littéraires*,
numéro 21, 1989, p. 195-209

conférence

SZUMERAJ Vanessa, « Poubelle - Paris (1883-1896).
La collecte des ordures ménagères à la fin du XIX^e
siècle », *Flux*, numéro 36-37, 1999, p. 79-82

VAN LIER Henri, « Objet et esthétique »,
Communications, numéro 13, Les objets, 1969,
p. 89-104

ZAFIROPOULOS Markos, « Qu'est-ce qu'un enfant ?
De l'enfant phobique à l'enfant fétiche »,
ERES, Figures de la psychanalyse, numéro 24, 2012,
p. 51-63

COMPAGNON Antoine, *Les chiffonniers littéraires :
Baudelaire et les autres*, Collège de France,
12 janvier 2016

émissions radio

ANDRADE Arjuna, « Le prix du gratuit, Épisode 4: Éloge de la gratuité », *Entendez-vous l'éco ?*, 58 minutes, France Culture

GARRIGOU-LAGRANGE Matthieu, « Mad Men, Épisode 4: Une image de soi », *La Compagnie des auteurs*, 58 minutes, France Culture

GESBERT Olivia, « De quoi avons-nous vraiment besoin ? », *La Grande table idées*, 33 minutes, France Culture

LEBRUN Jean, « Les chiffonniers de Paris », *Le vif de l'Histoire*, 27 minutes, France Inter

MAUDUIT Xavier, « Capitalisme, d'où viens-tu ? Épisode 2: Capitalisme, le meilleur des mondes ? », *Le Cours de l'histoire*, 53 minutes, France Culture

MOSNA-SAVOYE Géraldine, « Anti-manuel de philosophie, Épisode 20: Faut-il sortir de sa zone de confort ? », *Le Journal de la philo*, 5 minutes, France Culture

PIGEAT Anaël, « Bertrand Lavier: " L'art est un principe de vie " », *Les Masterclasses*, 59 minutes, France Culture

QUENEHEN Martin, « Jean Baudrillard, le cool prophète », *Une vie, une oeuvre*, 59 minutes, France Culture

SALTEL Delphine, « n°3: Comment dresser son smart-phone ? », *Vivons heureux avant la fin du monde*, 44 minutes, Arte Radio

TUAILLON Victoire, « Épisode 29: L'entreprise, ce monde d'hommes », *Les couilles sur la table*, 34 minutes

films

DANNORITZER Cosima, *Prêt à jeter*, 2010, Documentaire,
Diffusé sur Arte Thema, France, Espagne, 74 minutes

DARÈNE Robert, *Les chiffonniers d'Emmaüs*, 1955,
Comédie dramatique, France, 100 minutes

DUMAS Mireille et Vercaemer Damien, *Des ordures et
des hommes*, 2020, Documentaire, France, diffusé sur
France 2, 70 minutes

GHEZ Stéphane, *Charlotte Perriand, Pionnière de l'art de
vivre*, 2019, Documentaire, France, diffusé sur Arte, 53
minutes

LEIPOLD Jimmy, *Propaganda, la fabrique du consente-
ment*, Arte, France, 2017, 53 min

VARDA Agnès, *Les glaneurs et la glaneuse*, 2000,
Documentaire, France, 1h22

VARDA Agnès, *Deux ans après*, 2002, Documentaire,
France, 1h03

reportages

Un rêve minimaliste : Posséder moins pour vivre mieux ?, Arte regard, Allemagne, 2019, 30mn

Les minimalistes de l'extrême : Marie Kondo & Joachim Klöckner, Tracks, Arte, 8 minutes

Hédonisme : maximise ton désir, Streetphilosophy, Arte, Allemagne, 2016, 26 minutes

Gymnastique, L'art de transformer la merde en or, Arte, 5 minutes, 2019

«Tell Me...» Guy de Cointet: Entretien avec Sophie Duplaix, Un Nouveau festival 2013, 5 minutes, Youtube

remerciements

Je remercie d'abord Claire Tenu et Émilie Pompelle, pour leur aide et leurs conseils ; je remercie aussi le confinement sans quoi je n'aurais pas été en télé-travail et n'aurais probablement jamais commencé ce mémoire.

J'en profite pour m'auto-féliciter, car j'ai le sentiment d'avoir bien travaillé et d'être fière de moi.

la folie des boîtes

Définition du CNRTL pour le mot « boîte »

Les boîtes, c'est très pratique. Une boîte sert à ranger quelque chose, pour diverses raisons, la mettre hors de portée ou de vue pour des raisons pratiques ou esthétiques, lui attribuer un emplacement pour mieux la retrouver, la préserver de la lumière ou de l'air, etc.

Boîte : « Récipient généralement muni d'un couvercle, de forme, de matière, de dimensions variables, destiné à contenir des objets de différentes natures. »¹

Notre tête est aussi une boîte : « Cavité osseuse contenant certains organes, en particulier le cerveau et la moelle épinière. Boîte crânienne. Autre partie du corps, en particulier le cerveau, la tête. Boîte cérébrale; boîte digérante (E. et J. de Goncourt, *Journal*, 1868, p. 432). »²

« Boîte de nuit. Établissement où l'on peut consommer, danser, assister à un spectacle; établissement de plaisir. »³

Récipient pour des personnes, mises ensemble dans le noir et avec du bruit afin de les occuper.

Outre les boîtes, il existe aussi les paniers de rangement, qui font fureur. Ainsi les objets qui se trouvaient à tel endroit, se retrouvent au même endroit mais dans un joli petit panier. Ils ne sont pas mieux rangés, ils sont habillés, dissimulés. Le minimalisme du XXI^{ème} siècle nous pousse à ne plus exposer d'objets : les bibelots c'est fini. On met tout dans des boîtes ou des paniers, pour que rien ne dépasse, rien ne fasse tâche.

les courses

Henri Van Lier, « *Objet et esthétique* », *Communications*,
numéro 13, 1969, p. 100

Faire les courses, c'est acheter des choses dans des sachets, des choses emballées. Parce que si elles sont emballées elles sont protégées, mais elles sont aussi plus faciles à transporter en grand nombre. Puis on met ces sachets de choses dans un caddie, avant de les mettre dans des sacs. Ensuite les sacs vont dans le coffre la voiture, qui est une sorte de boîte pour transporter des humains et des choses. Ces sacs sont ensuite déplacés à la force des bras jusqu'à la cuisine, et les sachets sont placés dans une énorme boîte à nourriture réfrigérée.

« Rien n'est plus symptomatique de cet anonymat que l'emballage, qui crée littéralement le produit, et le désigne mieux que son nom. Le Vim n'est pas une poudre, qui porterait le nom Vim, et qui serait contenue dans une boîte. C'est une boîte, dont le mot Vim est un élément important mais parmi d'autres, et qui secrète un produit, un XY (on ne précise pas forcément qu'il s'agit d'une poudre), qui sert à récurer. Vim est une boîte fonctionnante (récurante), où la substance n'a plus de part, à l'encontre de la boîte d'apothicaire ou de la housse sur un fauteuil, ultime préservation d'une substance (essence végétale ou meuble) désignée par un nom. »¹

la zone de confort

Il y a cet endroit, autant spatial que mental, qu'est la zone de confort. C'est un endroit où l'on se sent en sécurité (comme dans le ventre de la mère), un endroit que l'on a créé, inventé, trouvé, imaginé,...

La zone de confort spatiale par excellence, c'est la chambre, et parfois par extension l'appartement ou la maison. C'est un endroit que l'on a (plus ou moins) aménagé comme on le souhaite. C'est un endroit de repli, de réconfort, de sécurité, un endroit paisible qui n'appartient qu'à nous. Parfois on ne se rend pas compte du confort que l'on a (le chauffage l'hiver, un toit qui nous isole des intempéries, de l'eau courante, l'électricité, un lit propre,...); on en prend seulement conscience quand on n'y a plus accès. Je me souviens d'avoir passé des étés en colonie de vacances à l'étranger, où l'on dormait dans une tente à plusieurs. Quand il faisait chaud, la tente se transformait en véritable serre et il devenait impossible de dormir à l'intérieur. Seule solution : quitter l'abri pour dormir dehors. Et si jamais il se mettait à pleuvoir la nuit, les pauvres valises qui elles dormaient dehors toutes les nuits, devaient être rapatriées dans la tente. Nous devons ainsi nous recroqueviller au fond de cette tente pour laisser de la place à nos affaires.

Il y a également tout le mode de vie qui est chamboulé à travers cette expérience de la colonie de vacances en camp itinérant : on ne peut avoir avec nous qu'un nombre limité d'objets, ce qui réduit le confort. Les vêtements sales sont à laver à la main dans des lavabos à la propreté douteuse puis à étendre où l'on peut, le plus souvent sur des barrières en bois pleines de fourmis. Les sanitaires se restreignent à des WC et douches communs donc évidemment dégoûtants, avec le plus souvent de l'eau froide pour la douche. Les repas aussi se voient contraints : quand nous sommes en vadrouille nous mangeons sur le pouce, et le soir c'est un plat de pâtes dans une vieille casserole gigantesque. Tout devient commun, avec plus de personnes qu'une famille, donc tout devient plus contraignant, et le confort n'est plus le même.

La zone de confort mental, ce sont les barrières psychiques que nous nous imposons, ce sont les choses que nous nous sentons capable de faire, les sujets avec lesquels nous sommes à l'aise. Ce sont nos limites, pas au sens de contraintes comme pour la zone spatiale, mais plutôt comme les choses que nous savons faire, ce que nous connaissons, nos acquis. C'est une sorte de bulle confortable, des habitudes, le quotidien. Et par définition, tout ce qui est en dehors de cette zone devient une source d'angoisses. Cette zone est rassurante, comme la chambre, c'est un espace de repli mental. Il est difficile de sortir de cette zone, surtout si l'on n'en éprouve pas le besoin, si l'on sent que les choses sont très bien comme ça. Mais des événements, des personnes, peuvent parfois nous pousser à sortir de cette zone.

Géraldine Mosna-Savoie, « Anti-manuel de philosophie,
Épisode 20 : Faut-il sortir de sa zone de confort ? »,
Le Journal de la philo, 5 minutes, France Culture

J'ai souvent entendu dire que je restais trop dans ma zone de confort. Il faut dire que j'y suis très attachée. Cette zone constitue un repère, elle est rassurante, je l'ai construite au fil des années. Parfois il faut en sortir pour simplement avancer, ou pour aller plus loin que les limites que nous avons posées.

« À priori, c'est assez simple, il s'agirait d'identifier cette zone puis de s'en extraire, de déterminer de quoi elle est faite pour tenter de voir plus loin qu'elle, pour avancer, pour progresser. Finalement, "sortir de sa zone de confort", c'est le nouveau ne pas "se reposer sur ses lauriers". Mais si cette idée semble facilement saisissable, est-ce si facile d'identifier cette zone de confort ? Est-ce si facile, non pas seulement d'en sortir puisque c'est tout l'enjeu, mais déjà de vouloir en sortir ? Et au nom de quoi, pourquoi ? [...] Pourquoi vouloir s'extirper de ce qui est rassurant, apaisant, sécurisant ? »¹

Est-ce que quitter le monde de l'enfance, devenir adulte, c'est quitter son petit confort ? Parce que oui, le monde de l'enfance, c'est le monde du confort extrême : tout est dû à l'enfant, tout lui vient quand il en a besoin. Être adulte nécessite de tout gérer soi-même. J'ai quand même l'impression que je me sens bien dans cette société : elle est confortable, et tout est fait pour que la vie soit plus simple, plus positive.

La zone de confort est-elle anti-progrès ?

les objets · maman · les déchets · le travail
est le mémoire de Mathilde Godard,
conçu lors du DNSEP communication
Mention Arts et Langages Graphiques
pendant l'année scolaire 2020/2021.
Il a été imprimé à l'ESAL Metz en février 2021,
et composé avec la typographie Avenir,
sur un papier Woodstock Betulla,
un Woodstock Cipria
et un Woodstock Noce.

Direction de recherche : Émilie Pompelle
Direction de mémoire : Claire Tenu
École Supérieure d'Art de Lorraine - Metz

